

LA PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE DU LANGAGE

PR. DENIS VERNANT

2009/10

Université Pierre-Mendès-France – Grenoble II

© D. Vernant – Diffusion interdite : réservé à un usage pédagogique personnel

PRÉAMBULE

L'objectif de ce cours est d'initier l'étudiant à un aspect fondamental de la pensée contemporaine : la réflexion sur le langage et la signification. La question centrale du sens est successivement étudiée sous ses aspects syntaxiques, sémantiques et pragmatiques en faisant appel à tous les champs contemporains du savoir en la matière : logique, linguistique, sémiologie, philosophie du langage.

Le *cours* est conçu le plus simplement possible (et agrémenté de nombreux schémas) afin que sa lecture n'offre aucune difficulté. L'étudiant prendra cependant garde à bien *cerner les concepts dans leur contexte théorique*. La même notion générale peut recevoir selon les auteurs, les disciplines, des conceptualisations différentes, voire opposées. Ainsi en est-il par exemple du concept de symbole : chez Saussure, opposé au signe, il est motivé et suppose une analogie, chez Peirce opposé à l'icône, il est purement conventionnel (correspondant au signe chez Saussure !), chez Benveniste, il désigne un concept générique recouvrant toutes les manières de signifier (« faculté de symbolisation »). De même, par-delà les théorisations, l'étudiant sera sensible aux enjeux et présupposés proprement philosophiques qui les animent.

La *bibliographie* fournit toutes les références des ouvrages cités. La lecture des livres précédés d'un * (ouvrages d'introduction courts et peu chers) est fortement recommandée en complément du cours.

Les *annexes* contiennent des extraits de textes sur des thèmes directement analysés dans le cours. Leur méditation est indispensable.

Un *commentaire de texte* de Nietzsche, sans se prétendre impossible modèle, fournit des indications cursives mais précises sur l'esprit des exercices demandés.

Bonne lecture et bon courage.

« /Il est opportun de mener bataille/ pour assurer la position du discours parmi nos classes d'êtres. Si nous en étions privés, nous serions privés de la philosophie, conséquence de la plus sérieuse importance ».

Platon, *Sophiste*, 260 a.

« Une grande partie du travail du philosophe consiste – ou devrait consister – en un combat avec la langue ». Frege, *Écrits posthumes*, p. 318.

« Les mots boivent notre pensée avant que nous ayons eu le temps de la reconnaître ; nous avons une vague intention, nous la précisons par des mots et nous voilà en train de dire tout autre chose que ce que nous voulions dire ». Sartre, *Situations I*, p. 201.

« La pensée n'est pas autre chose qu'un tissu de signes. Les objets sur lesquels porte la pensée sont des signes. Essayer d'arracher les signes pour atteindre la véritable signification, c'est comme essayer de peler un oignon pour atteindre le véritable oignon » Peirce, Ms, 1334, I, p. 43-44, (cf. *Collected Papers* 4.6).

« En philosophie, on ne tranche pas le fil d'une maladie de la pensée. Elle doit suivre son cours naturel et le plus important est que la guérison soit lente (c'est pourquoi les mathématiciens sont de si mauvais philosophes) » Wittgenstein, *Investigations philosophiques*, § 382, p. 103.

« Le travail en philosophie ... est avant tout un travail sur soi-même. C'est travailler à une conception propre. A la façon dont on voit les choses (et à ce que l'on attend d'elles) ». Wittgenstein, *Remarques mêlées*, p. 26.

LA PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE DU LANGAGE

0 INTRODUCTION

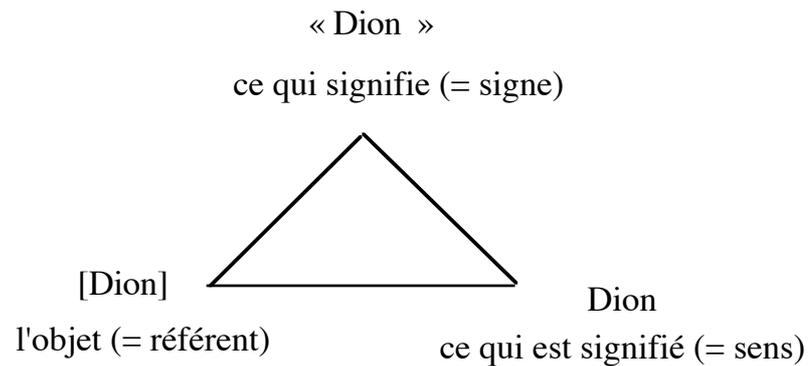
0.1 DU *LOGOS* AU LANGAGE

Fortement marquée par ses origines grecques, la philosophie occidentale s'est toujours pensée comme une pratique du *logos*, en tant que discours et raison. Chez Platon, la réflexion porta à la fois sur la spécificité du discours philosophique – comme recherche rationnelle de la vérité par opposition à l'usage sophistique visant le pouvoir (*Sophiste*) – et sur le statut du langage : son caractère naturel ou conventionnel (*Cratyle*) ou les articulations du discours (*Sophiste*). Par la suite, le développement des savoirs sur le langage – e.g. le *trivium* scolastique : grammaire, rhétorique, logique¹ – et la réflexion philosophique sur la nature du langage sont toujours allés de pair.

On pourrait alors tenir les connaissances actuelles pour le résultat d'une lente maturation. Les Stoïciens ne proposaient-ils pas déjà une définition tripartite du signe en *signifiant*, le son, *signifié*, le sens, et objet de référence ? : « Les Stoïciens disent que trois choses sont liées : ce qui est signifié, ce qui signifie et l'objet. De ces choses, celle qui signifie, c'est la parole, par exemple "Dion" ; ce qui est signifié, c'est la chose même qui est révélée par elle et que nous saisissons comme durable par notre pensée, mais que les Barbares ne comprennent pas, bien qu'il soient capables d'entendre le mot prononcé, alors que l'objet est ce qui existe à l'extérieur : par exemple, Dion en personne. Deux de ces choses sont corporelles ; la parole et l'objet, tandis qu'une est incorporelle, c'est la chose qui est signifiée, le *lekton* qui peut être vrai ou faux ». (Sextus Empiricus, *Adversus Mathematicos*, VIII, 11-12)².

¹. Le *quadrivium* qui venait ensuite comprenait : géométrie, arithmétique, astronomie et musique.

². Sextus Empiricus est un médecin, astronome et philosophe sceptique grec des deuxième et troisième siècles. Dans son ouvrage *Contre ceux qui enseignent les sciences*, il combat le dogmatisme.



Si Saussure reprend les termes de signifiant et de signifié, il exclut le référent. Par contre, nous verrons que Benveniste, corrigeant Saussure, propose bien une définition ternaire du signe (bien avant, Peirce définissait le procès de *semiosis* en termes de relation entre un *representamen*, un interprétant (le sens) et l'objet désigné).

De même, les Mégariques, en prenant au sérieux les paradoxes (le paradoxe du menteur est attribué au Mégarique Eubulide (IV^e s. av. J.-C.) :

- Si j'affirme que je mens, est-ce que je dis la vérité ou est-ce que je mens ?
- Tu dis la vérité.
- Mais si je dis la vérité en affirmant que je mens, alors je mens.
- Donc, tu mens.
- Mais si je mens en affirmant que je mens, je dis la vérité »

cf. Robert Muller, *Les Mégariques*, p. 77),

n'avaient-ils pas déjà mis l'accent sur les limites d'un usage rationnel du langage, anticipant sur la découverte des contradictions logico-mathématiques et l'analyse des contraintes pragmatiques du dialogue ?

Pareille lecture de l'histoire, linéaire et purement thématique, manquerait toutefois l'essentiel : le fait que le statut philosophique assigné au langage a fortement varié, engendrant des configurations de savoirs, des *épistémè* incommensurables (M. Foucault, *Les Mots et les choses*, 1996).

NOTE SUR LES CONCEPTIONS DE L'HISTOIRE

J'oppose ici deux conceptions :

1° – conception naïve, cumulative et linéaire.

2° – conception discontinuiste et récurrente introduite par Gaston Bachelard en histoire des sciences (cf. *La Formation de l'esprit scientifique* et M.-D. Popelard & D. Vernant, *Les Grands courants de la philosophie des sciences*, pp. 43-45).

Les sciences progressent par *ruptures épistémologiques* : rupture initiale entre la période préscientifique (animisme d'Aristote) et l'avènement des sciences mécaniques (Galilée, Newton), puis au XX^e siècle l'apparition du nouvel esprit scientifique (Einstein, ...). L'histoire des sciences s'écrit donc à partir de l'état actuel des sciences. Elle est une *histoire sanctionnée*, écrite rétrospectivement.

Sur le plan plus général de l'ensemble des savoirs, des formations discursives, Michel Foucault reprend cette conception discontinuiste qui distingue des *épistémés*, des structurations générales, qui se succèdent les unes les autres en imposant à chaque fois une reconfiguration de l'ensemble des champs de savoirs : ex. passage de l'*épistémé* de la représentation à l'*épistémé* contemporaine.

NOTE SUR LE CONCEPT

On ne confondra pas le concept et son nom :

– le *nom* est une désignation, souvent reprise du langage ordinaire, nécessairement vague, équivoque,

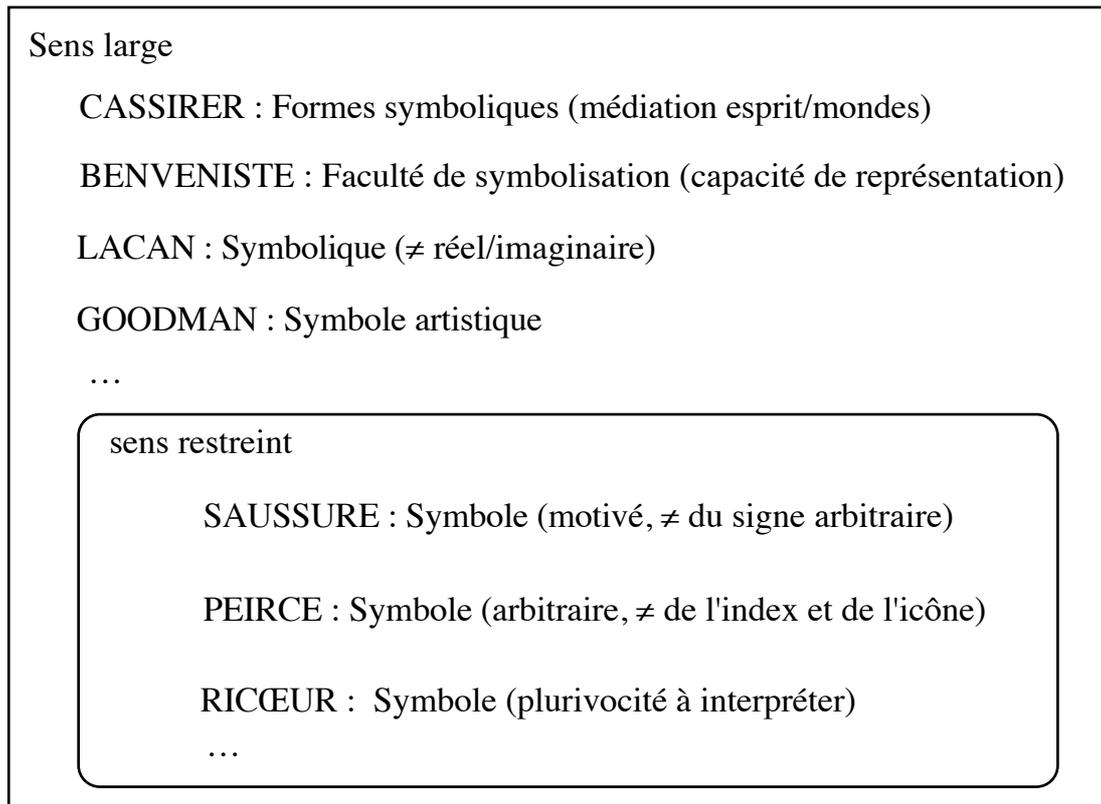
– le *concept* est une construction intellectuelle ayant sens dans le cadre d'une théorie et possédant par lui-même valeur analytique.

D'où la possibilité que :

1°) chez deux auteurs différents, dans deux théories différentes, deux noms différents soient donnés à un même concept (ou à des concepts proches). Par exemple, ce que Saussure nomme signe est nommé symbole chez Peirce).

2°) un même vocable peut désigner des concepts différents. Ainsi, le nom symbole peut s'entendre en deux sens différents : en un sens large ou en un sens restreint.

SYMBOLE



3

Arrêtons-nous brièvement sur l'âge classique inauguré par Descartes. Cette *épistémè de la représentation* se caractérise par l'oubli du langage :

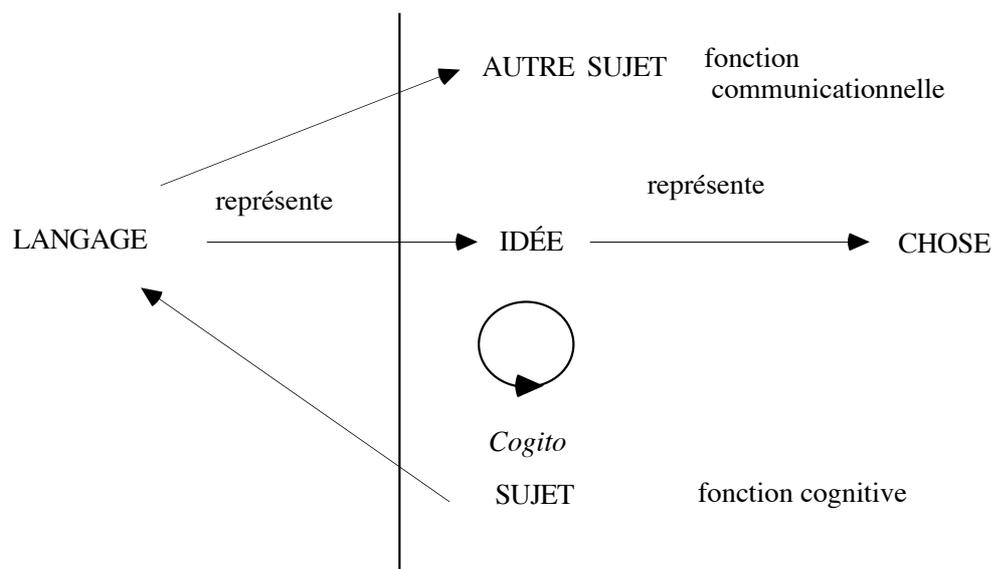
1°) en affirmant le primat de la pensée : la chose pensante se pense elle-même et pense le monde à l'aide de ses idées,

2°) en fondant la connaissance sur le sujet : tout savoir trouve sa source dans l'expérience intuitive d'un *cogito* immédiatement certain de lui-même,

3°) en confiant la fonction représentative aux idées : dès lors que leur vérité est garantie par un dieu vérac, les idées représentent les choses du monde ;

³. Cf. Ricœur, *De l'interprétation, essai sur Freud*, 1.3 : « Pour une critique du symbole », p. 19-28 & p. 22 : « Je restreins donc délibérément la notion de symbole aux expressions à double ou multiples sens dont la texture sémantique est corrélative du travail d'interprétation qui en explicite le sens second ou les sens multiples ». Pour éviter toute ambiguïté, on peut utiliser le terme de fonction *sémiotique* et réserver le sens restreint pour le terme de symbole. A l'inverse, Benveniste utilise le terme de symbole au sens large : « Le langage représente la forme la plus haute d'une faculté qui est inhérente à la condition humaine, la faculté de *symboliser*. Entendons par là très largement, la faculté de *représenter* le réel par un "signe" et de comprendre le "signe" comme représentant le réel, donc d'établir un rapport de "signification" entre quelque chose et quelque chose d'autre », *Problème de linguistique générale*, vol. 1, p. 26.

4°) enfin et surtout, en déniaut au langage toute valeur cognitive : le discours, totalement transparent, s'avère représentation seconde, secondaire, des idées⁴.



À l'inverse, notre époque attribue un rôle prépondérant au langage. Si bien que dresser le tableau de la philosophie du langage aujourd'hui revient globalement à récapituler l'histoire récente de la philosophie tout court et même, plus généralement, de la pensée contemporaine. Sans pouvoir entrer dans les détails, nous préciserons le statut assigné au langage dans l'*épistémè* contemporaine (que, par commodité, nous ferons commencer à l'aurore du XX^e siècle), puis nous montrerons comment se dénoueront progressivement les présupposés antérieurs du primat de la pensée, de la valeur fondatrice du sujet connaissant, du recours au schéma représentationnel.

0.2 LE TOURNANT DU XX^E SIECLE

Aujourd'hui le langage a acquis une triple positivité : il se constitue comme *objet de science*, s'impose comme *outil de connaissance* et détermine nos activités comme *pratiques symboliques*, donnant naissance aux « sciences de l'Homme ».

0.2.1 – Le langage comme objet de science

Dans ses cours de 1906-11, Ferdinand de Saussure inventa la *linguistique* comme science en définissant son objet, la *langue* en tant que système de signes et en proposant sa méthode, l'*analyse structurale* des relations entre signes. Un *postulat d'immanence* garantit

⁴. Cf. Notre *Du Discours à l'action*, chap. 1. Cf. aussi Descartes, Lettre au Marquis de Newcastle et 5^e partie du *Discours de la Méthode*.

la possibilité d'isoler, par abstraction, de la complexité des phénomènes langagiers un noyau, la langue, qui fait l'objet d'une véritable science. S'ajoute un second postulat, philosophique et proprement fondamental, selon lequel la pensée se fait *dans* et *par* la langue (*op. cit.* p. 161). L'avènement du langage à la positivité scientifique supposait ainsi le rejet du primat cartésien de la pensée. (Pour un panorama des sciences du langage, cf. C. Fuchs & P. Le Goffic, *Les Linguistiques contemporaines*).

0.2.2. – Le langage comme outil de savoir

Indépendamment, à l'aube du siècle, Gottlob Frege (*Begriffsschrift*, 1879) puis Bertrand Russell (*Principles of Mathematics*, 1903), inauguraient la logique contemporaine. Il s'agissait, par la construction d'une langue entièrement artificielle, symbolique et formelle, de fournir les règles d'un calcul universel portant non plus sur les nombres et les grandeurs mathématiques, mais sur des « fonctions propositionnelles » applicables à tous les usages cognitifs du discours. Un nouvel *outil d'analyse et de connaissance* était né. Contre l'oubli cartésien du langage se réalisait l'idéal leibnizien d'une fécondité cognitive des signes. Le calcul automatique, « aveugle », sur les symboles formels autorisait une connaissance nouvelle échappant à l'intuition : la pensée se faisait signe.

D'abord appliqué aux mathématiques avec le projet logiciste de réduction des mathématiques à la logique (Russell & Whitehead, *Principia Mathematica*, 1910-13), cet outil allait rapidement se développer et se diversifier pour fournir les moyens d'analyse d'un nombre sans cesse croissant de champs de savoirs. Le relais technologique de l'informatique ne fera que renforcer ses exigences de déductibilité et de formalisation. Il conduira, à la fin des années 50 à la problématique de l'« Intelligence Artificielle », (cf. M.-D. Popelard & D. Vernant, *Les grands courants de la philosophie des sciences*, chap. 9, pp. 47 à 52).

0.2.3 – Les pratiques symboliques et les sciences de l'homme

Au-delà de la linguistique et de la logique, la positivité du langage dans *l'épistémè* contemporaine se manifeste aussi par l'avènement d'un nouveau type de science – au statut problématique – dont l'objet est l'homme : les « sciences de l'Homme ». Au sujet, conscient de sa pensée, source de la représentation du monde, se substitue l'*Homme*, objet appréhendé dans la multiplicité et l'opacité de ses pratiques symboliques.

La linguistique et la sémiotique définissent l'homme comme un être symbolique : « L'Homme est signe » (Peirce). Outre ceux proprement discursifs, les autres comportements de l'Homme s'avèrent signifiants, partant, interprétables.

La psychanalyse freudienne révèle que la plupart des conduites humaines, *e.g.* les rêves ou les névroses, ont valeur de symptômes interprétables à partir d'une grammaire de l'inconscient (*L'Interprétation des rêves*, 1900). La cure psychanalytique a pour objet de

faire advenir au langage l'origine des conflits pulsionnels [*talking cure*]. Par la parole, le sujet doit reprendre possession de lui-même : *Wo es War, soll Ich werden* [Où le Ça était, le Je doit advenir]. Partant de l'hypothèse que « l'inconscient est structuré comme un langage », Jacques Lacan allait exploiter les acquis linguistiques pour expliciter le fonctionnement pulsionnel et symbolique de l'homme (*Écrits*, 1966).

Parallèlement, Claude Lévi-Strauss assignait pour objet à l'ethnologie de dégager les lois structurales qui régissent les systèmes de parenté, les pratiques sociales, les conceptions mythologiques (*Anthropologie structurale*, 1958 & 1973).

De même, se sont développées les études théoriques sur la littérature. C'est le cas des recherches formelles du groupe *Tel Quel* ou de la théorisation des pratiques d'écritures du « nouveau roman » (C. Simon, Robbe-Grillet, Butor, etc.).⁵ De même, à partir des recherches inaugurales de Vladimir Propp sur les structures narratives des contes (*Morphologie du conte*), A.J. Greimas a développé une approche sémiotique de la narrativité où il s'agit de cerner les possibilités structurales (le carré sémiotique) qui gouvernent la construction actantielle du récit (contrat, rupture, restauration du contrat, etc.) (cf. A. Hénault, *Histoire de la sémiotique*).

Plus généralement, toutes nos pratiques quotidiennes et culturelles devenaient objets d'étude en tant que constructions symboliques. Par exemple, Roland Barthes décrivait les codes régissant nos mythes de consommation (*Système de la mode*, 1967), Martial Guérault scrutait la systématisme des doctrines philosophiques (*Dianoétique*, 1979 & 1984) (cf. aussi, F. Cossutta éd., *L'Analyse du discours philosophique*) pendant que Foucault les réinscrivait dans une *Archéologie du Savoir* (1969) et que, dans une perspective analytique, Nelson Goodman étudiait le fonctionnement symbolique des arts (*Langages de l'art*, 1976).

0.3 LE LANGAGE EN PHILOSOPHIE

Ces transformations profondes de l'*épistémè* n'ont pas manqué de retentir sur la philosophie, progressivement et selon des modalités différentes en fonction des styles de philosophie.

0.3.1 La philosophie sur le langage

Une orientation consista à saluer l'avènement du langage sans pour autant en faire l'élément premier de la réflexion philosophique ni lui assigner un statut constitutif.

En philologue, Friedrich Nietzsche considérait que la « grammaire » déterminait effectivement nos modes de pensée, mais c'était tout aussitôt pour dénoncer la *falsification*

⁵. A noter que le théâtre du XX^e siècle assigne un rôle déterminant au langage, cf. notamment Ionesco, Beckett, Pointer.

qu'elle opérât et en appeler à l'effectivité d'une expérience vitale. Plus que tout autre, le philosophe est prisonnier des rets du langage et de la logique (*Le Livre du philosophe*, 1872-5). Aussi, plutôt qu'une philosophie du langage au sens strict, cette philosophie *sur* le langage marque les limites du discours et revendique sa dépendance à l'égard d'un en-deçà ou d'un au-delà non-langagier, source ultime du sens (cf. *in fine*, le commentaire du § 17 de *Par delà le Bien et le Mal*).

Ainsi, dans ses *Recherches logiques* (1901), Edmond Husserl subordonne son analyse des catégorisations discursives à l'expérience antéprédicative d'un sujet transcendantal instaurant son rapport signifiant au monde. Sa *grammaire pure* dégage les lois *a priori* de la signification, mais les catégories de signification sont réifiées et ne sont pas tributaires des signes, elles valent en-deçà et au-delà du langage. S'inscrivant dans la perspective cartésienne (cf. *Méditations cartésiennes*), Husserl redéfinit cependant le *cogito* dans la mesure où, héritier de Brentano, il définit la conscience comme conscience *de*, visée d'un objet que le sujet transcendantal peut se donner sous différents modes, comme objet de perception ou comme objet imaginé, etc. Chez Martin Heidegger, l'analyse des pratiques discursives s'inscrit dans une ontologie du *dasein* comme être-avec, être-pour-la-mort (*Être et Temps*, 1927⁶), et finalement le sens ne réside pas dans le dire humain, mais dans la parole des dieux dévoilant l'Être au poète (*Approche de Hölderlin*, 1951) : « Le langage est la maison de l'Être. La pensée agit en tant qu'elle pense. Cet agir est probablement le plus simple, en même temps le plus haut, parce qu'il concerne la relation de l'Être à l'homme » (*Lettre sur l'humanisme*). Le langage est ainsi subordonné à une métaphysique de l'Être : la parole (poétique) est écoute de l'Être (cf. A. Boutot, « Heidegger, philosophe du dialogue », in *Du Dialogue*, n° 14, pp. 69-86, et J.-P. Cometti, « Heidegger et la philosophie du langage », *Revue internationale de philosophie*, 1/1989, n° 168, Heidegger).

De la *Phénoménologie de la perception* (1945) (cf. aussi *Éloge de la philosophie* ; « sur la phénoménologie du langage ») à l'ontologie du *Visible et l'invisible* (1964), on constate une inflexion similaire chez Maurice Merleau-Ponty (cf. Merleau-Ponty, le philosophe et son langage, *Recherches sur la philosophie et le langage*).

L'entreprise de « déconstruction » opérée par Jacques Derrida subordonne les aspects structuraux du langage comme la grammaire de l'inconscient freudien à l'ontologie négative d'une « différance » inassignable (*Marges de la philosophie*, 1972).

⁶. Cf. Ricœur, *Du Texte à l'action*, p. 103-104 : « La philosophie de Heidegger – tout au moins celle de *Sein und Zeit* – est si peu une philosophie du langage que la question du langage n'est introduite qu'après celle de la situation, de la compréhension et de l'interprétation. Le langage, à l'époque de *Sein und Zeit*, reste une articulation seconde, l'articulation de l'explicitation dans des énoncés (*Aussage*, § 33, p. 191 sq). .../... Il faut donc replacer le discours dans les structures de l'être, et non celles-ci dans le discours : "Le discours est articulation "signifiante" de la structure compréhensible de l'être-au-monde" ».

Seul Paul Ricœur, dans une perspective herméneutique, réserve à la positivité des études psychanalytiques, ethnologiques, sémiotiques (*Le Conflit des interprétations*, 1969), littéraires (*La Métaphore vive*, 1975), et analytiques (*Soi-même comme un autre*, 1990) un rôle sans cesse croissant, passant de l'analyse des symboles à celle des textes : « Il n'est pas de compréhension de soi qui ne soit *médiatisée* par des signes, des symboles et des textes .../... Médiation par les *signes* : par là est affirmée la condition originairement *langagière* de toute expérience humaine »⁷.

Toutefois, même chez lui, cette dimension langagière reste seconde, subordonnée au primat de l'expérience phénoménologique : « C'est ce renvoi de l'ordre linguistique à la structure de l'expérience (qui dans l'énoncé vient au langage) qui constitue, à mes yeux la plus importante présupposition phénoménologique de l'herméneutique. .../... Lorsque [l'herméneutique] subordonne l'expérience langagière au tout de notre expérience esthétique et historique, elle continue, au plan des sciences de l'esprit, le mouvement amorcé par Husserl au plan de l'expérience perceptive »⁸.

0.3.2 La philosophie du langage

A l'opposé, la philosophie du langage, en son sens plénier, peut se définir comme une réflexion qui prend au sérieux la positivité et l'opacité nouvelles des phénomènes langagiers jusqu'à exclure l'idée que l'on puisse trouver en-deçà ou au-delà du langage *lato sensu* un fondement au sens.

Le tournant linguistique (cf. R. Rorty, *The Linguistic Turn*, 1967) qui la caractérise consiste à aborder les questions philosophiques, même les plus traditionnelles (par exemple, la question du sujet), à partir de leur formulation langagière en recourant aux ressources des analyses, formelles ou informelles, comme aux enseignements des théories du langage. Par exemple, l'analyse logique de l'usage du concept d'existence permet de dénoncer l'inanité de la « preuve ontologique de l'existence de Dieu » (cf. *infra*, § 2.2.2), et le recours aux concepts pragmatiques autorise une analyse nouvelle du *Cogito* cartésien (cf. D. Vernant, *Introduction à la philosophie de la logique*, chap. 6 D : « Le *Cogito* : vérité pragmatique »).

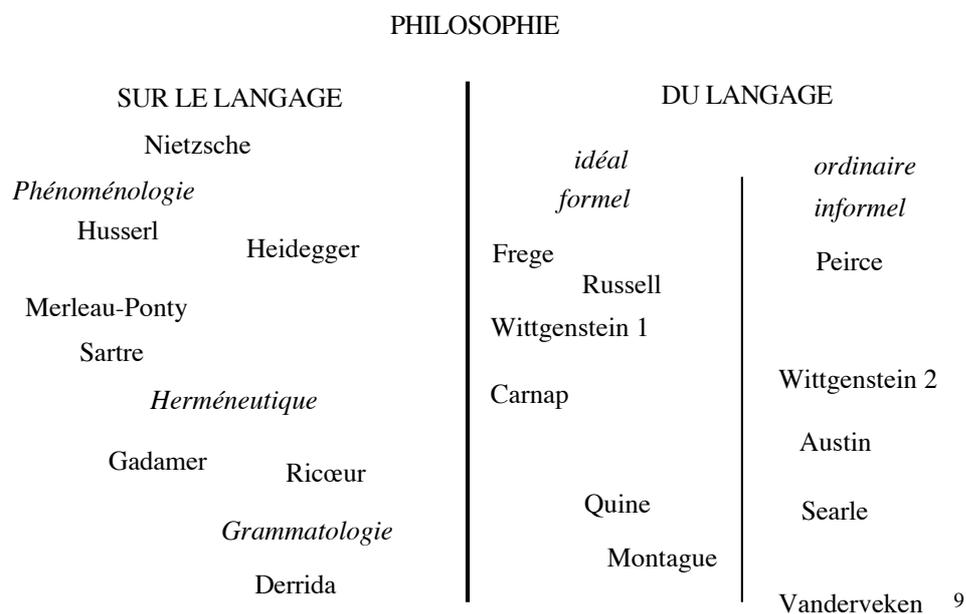
Au primat de la connaissance qui, avec Descartes, caractérisait l'*épistémé* de la représentation, succède une philosophie du langage considérée comme philosophie première (cf. M. Dummett, *Les Origines de la philosophie analytique*, pp. 197-201).

Il en résulte un style neuf qui, aux grandes constructions doctrinales, préfère les explorations minutieuses, aux intuitions solitaires les échanges argumentés et les confrontations à la faveur de congrès et articles. Les approches objectives y jouant un rôle moteur, nous présenterons les principaux acquis de la philosophie contemporaine du

⁷. *Du Texte à l'action*, p. 33.

⁸. *Ibidem*, p. 68.

langage en adoptant un découpage selon la triple dimension d'analyse : syntaxique, sémantique et pragmatique.



1 L'APPROCHE SYNTAXIQUE : VALEUR ET SIGNIFIANCE

On peut qualifier de syntaxique toute analyse qui ne prend en compte que les signes et leurs relations. C'est le cas de l'approche saussurienne qui, inventant la linguistique, définit la langue sous son seul aspect de système de signes. C'est aussi le cas de la logique qui se définit d'abord comme une syntaxe. Dans les deux cas est en jeu la dimension syntaxique du sens compris comme valeur & signifiante.

1.1 LA LINGUISTIQUE SAUSSURIENNE

Ferdinand de Saussure (1857-1913) a jeté les bases de la linguistique dans trois cours (1906-7, 1908-9, 1910-11) professés à Genève et publiés en 1916 d'après les notes de ses étudiants dans le fameux *Cours de linguistique générale* (CLG).

⁹. Pour Russell, la philosophie ne saurait être mystique. Par contre, dans le champ de la morale, de la politique et la religion peuvent intervenir des attitudes relevant d'une « expérience mystique », cf. notre *Bertrand Russell*, chap. 8 et notre Présentation de *Mysticisme & logique* de Russell. De même, pour le premier Wittgenstein, le champ du dicible relève de la juridiction de la syntaxe logique, mais il existe un indicible, cf. *infra* § 1.2.2.

Saussure développe une réflexion épistémologique sur l'objet de la nouvelle science, sa méthode et ses concepts. Il procède *ab initio* à une triple exclusion : 1° – de la parole, 2° – de la méthode comparatiste, 3° – de la référence à la réalité extra-linguistique.

1.1.1. L'objet : l'exclusion provisoire de la parole

La question première est de *constituer l'objet* de la science nouvelle : « Bien loin que l'objet précède le point de vue, on dirait que c'est le point de vue qui crée l'objet » (CLG, p. 23).

Saussure introduit d'abord la distinction entre faculté de langage, langue et parole :

« Qu'est-ce que la langue ? Pour nous, elle ne se confond pas avec le langage ; elle n'en est qu'une partie déterminée, essentielle il est vrai. C'est à la fois un *produit social* de la faculté de langage et un ensemble de *conventions nécessaires*, adoptées par le corps social pour permettre l'exercice de cette faculté chez les individus » (CLG, p. 25).

« L'exécution n'est jamais faite par la masse ; elle est toujours individuelle et l'individu en est toujours le maître ; nous l'appellerons la *parole*. ... /... En séparant la langue de la parole, on sépare du même coup : 1° ce qui est social de ce qui est individuel, 2° ce qui est essentiel de ce qui est accessoire et plus ou moins accidentel. La langue n'est pas une fonction du sujet parlant, elle est le produit que l'individu enregistre passivement, elle ne suppose jamais de préméditation .../... La parole est au contraire un acte individuel de volonté et d'intelligence dans lequel il convient de distinguer : 1° les combinaisons par lesquelles le sujet parlant utilise le code de la langue en vue d'exprimer sa pensée personnelle, 2° le mécanisme psychomoteur qui lui permet d'extérioriser ces combinaisons » (CLG, pp. 30-31).

LANGAGE	LANGUE	PAROLE
Faculté naturelle	produit social	expression individuelle
innée	conventions nécessaires	accessoire
universelle	<i>code virtuel</i>	volonté et intelligence
PSYCHOLOGIE	LINGUISTIQUE	<i>usage effectif</i> (linguistique de la parole)

La linguistique a ainsi pour objet l'étude de la langue comme code social. La parole relève de l'usage individuel. Saussure n'en dit rien.

• Toutefois, il note que, de même que le langage ne se manifeste que dans une langue particulière¹⁰, cette langue ne se réalise que dans et par l'*usage* oral (ou écrit) de la parole. De plus et surtout, il introduit sa réflexion sur la langue à partir de l'expérience dialogique d'un échange verbal : « Pour trouver dans l'ensemble du langage la sphère qui correspond à la langue, il faut se placer devant l'acte individuel qui permet de reconstituer le circuit de la parole. Cet acte suppose au moins deux individus ; c'est le minimum exigible pour que le circuit soit complet ». (CLG. p. 27).

• De plus : « C'est la parole qui fait évoluer la langue » (CLG. p. 37). Le changement linguistique se fait par la sélection d'écart individuels. Joue par exemple la « création analogique » qui inéluctablement retiendra le néologisme « solutionner » plutôt que la forme « résoudre », conduisant ainsi à la réductions des irrégularités :

solution	position
<i>solutionner</i>	positionner

À ce double titre, Saussure envisage de « parler d'une linguistique de la parole. Mais, il ne faudrait pas la confondre avec la linguistique proprement dite, celle dont la langue est l'unique objet. » (CLG, p. 38)¹¹. L'exclusion initiale de la parole s'avère ainsi provisionnelle. C'est Benveniste qui introduira une linguistique du discours inaugurant une étude pragmatique de l'usage effectif de la langue dans sa dimension communicationnelle.

1.1.2 La méthode : le rejet du comparatisme

Avant Saussure, l'étude du langage était dominée par l'école philologique de « grammaire comparée » qui prônait une méthode génétique (Friedrich Schlegel, 1808, Franz Bopp, 1933, représentant en France : Michel Bréal)¹². Il s'agissait de reconstituer l'évolution historique des langues à partir de l'indo-européen et, à travers les filiations, de remonter à l'origine des langues : l'*Ursprache*¹³.

Déjà la Société Linguistique de Paris (dans laquelle Saussure entre dès l'âge de 19 ans !), dans l'article 2 de ses statuts en 1866 avait condamné cette méthode historique : « La

¹⁰. « Nous pouvons dire que le langage se manifeste toujours au moyen d'une langue : il est inexistant sans cela » cité in Simon Bouquet, *Introduction à la lecture de Saussure*, p. 146.

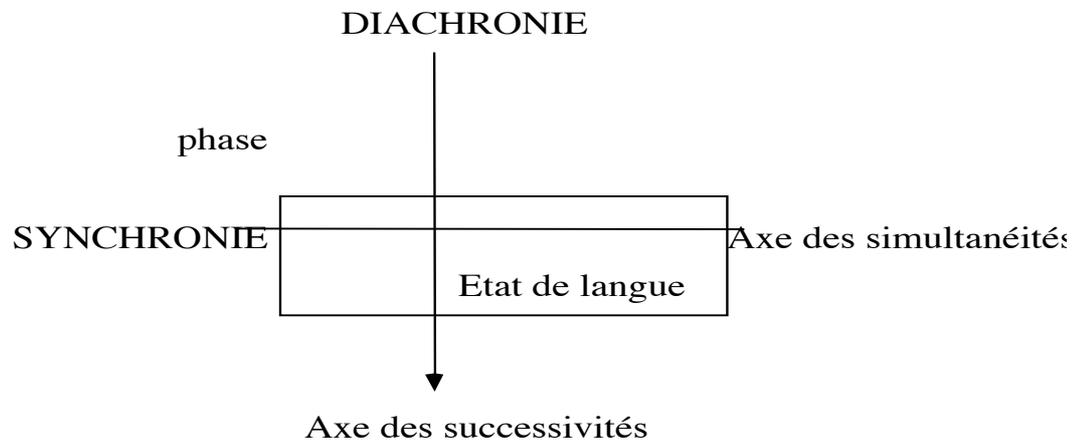
¹¹. Saussure définit la stylistique comme ce qui concerne « 1° – non ce qui est individuel, mais ce qui est consacré par l'usage social ; 2° non nécessairement ce qui est écrit, mais de préférence ce qui est parlé », cf. Simon Bouquet, *Intro. à la lecture de Saussure*, p. 268, note 4.

¹². Cf. C. Normand, dir., « Saussure et la linguistique pré-saussurienne ».

¹³. La recherche de l'origine est aussi recherche de la pureté. Le « modèle indo-européen » n'est alors pas exempt de dévoiements idéologiques : mythe de la « race aryenne », cf. Bernard Sergent, *Les Indo-européens, histoire, langues, mythes*.

Société n'admet aucune communication soit sur l'origine du langage, soit sur la création d'une langue universelle ».

Saussure, qui enseigna longtemps la grammaire comparée à l'École des Hautes Études de Paris, va récuser explicitement cette méthode génétique en distinguant deux dimensions d'analyse des langues : la synchronie et la diachronie :



« La première chose qui frappe quand on étudie les faits de langue, c'est que pour le sujet parlant leur succession dans le temps est inexistante : il est devant un état » (CLG, p. 117).

L'objet premier de la linguistique est ainsi un *état de langue* donné dans la synchronie. La diachronie est l'étude de la succession des états de langue dans le temps : « Les événements diachroniques ont toujours un caractère accidentel et particulier ». (CLG, p. 131).

D'où une approche *structurale* de la langue : « *La langue est un système dont toutes les parties peuvent et doivent être considérées dans leur solidarité synchronique. Les altérations ne se faisant jamais sur le bloc du système, mais sur l'un ou l'autre de ses éléments, ne peuvent être étudiées qu'en dehors de celui-ci* » (CLG, p. 117). La langue est alors comparable à un jeu d'échecs (CLG, pp. 125-127) :

JEU D'ECHECS		TAT DE LANGUE
Valeur des pièces = position	≈	valeur des signes = opposition
Règles conventionnelles	≈	conventions
équilibre momentané	≈	synchronie
Mouvement d'une pièce	≈	diachronie
Intentions des joueurs	≠	transformations spontanées et fortuites

1.1.3 Le refus de la référence : la nature du signe linguistique

La langue est un *système de signes*. Mais ce n'est pas le seul système de signe, cf. le langage des sourds-muets, les signaux maritimes, le code de la route, etc.

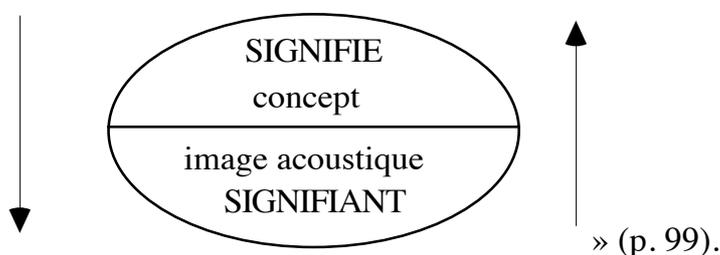
La *sémiologie* [gr. *séméion* = signe] est « la science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale »¹⁴. La *linguistique* est une partie de cette science générale qui définit la spécificité de la langue comme un système de signes exprimant des idées. Dès lors, définir la langue revient à savoir ce qu'est un signe exprimant des idées et en quoi ils forment système.

1.1.3.1 Définition du signe

De Saussure rompt résolument avec une interprétation purement référentielle de la signification qui fait du signe quelque chose qui vaut pour quelque chose d'autre [*stat aliquid pro aliquid*] : « Le signe linguistique unie non une chose et un nom, mais un concept et une image acoustique. Cette dernière n'est pas le son matériel, chose purement physique, mais l'empreinte psychique de ce son, la représentation que nous en donne le témoignage de nos sens ... » (CLG, p. 98).

Le son est un phénomène physique, matériel, corporel ; par contre l'*image acoustique* est l'empreinte psychique de ce son. De même, un *concept* est une idée, une construction psychique. Le signe est l'unité indéfectible de deux éléments psychiques : le *signifiant* – image acoustique, e.g. s-ö-r – et le *signifié* – l'idée de sœur.

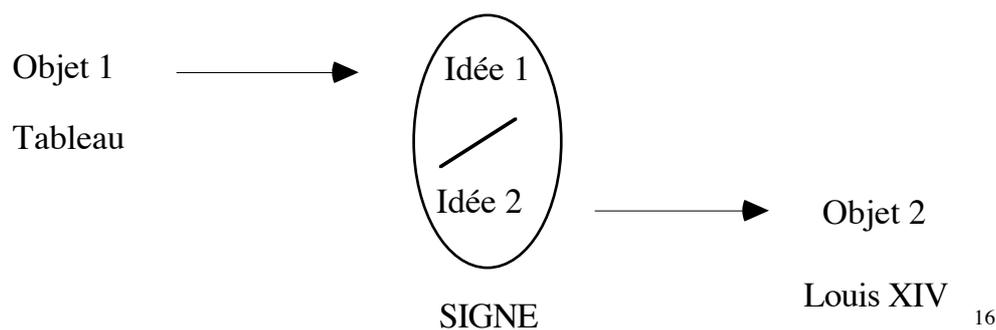
« Le signe linguistique est donc une entité psychique à deux faces :



On remarque ici que Saussure reprend la terminologie stoïcienne, mais il exclut la référence à la chose. En cela, il est proche de la tradition classique. La *Logique* de Port-Royal ne considère dans le signe que sa fonction de représentation d'idées : « Le signe renferme deux idées, l'une de la chose qui représente, l'autre de la chose représentée et sa nature consiste à exciter la première par la seconde » et « Les mots sont des signes distincts et articulés dont les hommes ont fait des signes pour marquer

¹⁴. Cf. CLG, p. 33. En 1964, Roland Barthes publie les *Éléments de sémiologie*. De cette tradition linguistique se distingua initialement la tradition philosophique de la sémiotique inaugurée par Locke qui inventa le terme de *semiotics* et développée par Peirce, Morris, Carnap, etc. et qui a abouti en 1969 à la création de l'Association internationale de sémiotique. Aujourd'hui, l'opposition n'est plus guère marquée et le terme de sémiotique tend à prendre une valeur générique, cf. Greimas qui parle de « carré sémiotique ».

ce qui se passe dans leur esprit »¹⁵ (cf. Foucault, *Les Mots et les choses*, pp. 78-79).
Le schéma représentationniste du signe serait :



La propriété fondamentale du signe est son *arbitraire* : « Le lien unissant le signifiant au signifié est arbitraire, ... ainsi l'idée de “sœur” n'est liée par aucun rapport intérieur avec la suite des sons “s-ö-r” qui lui sert de signifiant ; il pourrait être aussi bien représenté par n'importe quel autre : à preuve les différences entre les langues, et l'existence même de langues différentes : le signifié “bœuf” a pour signifiant b-ö-f d'un côté de la frontière et o-k-s de l'autre » (CLG, p. 100)¹⁷.

Remarque : Comme la relation de référence est exclue, l'arbitraire ne peut porter que sur la relation du signifiant au signifié.

1.1.3.2 Le symbole

Si le signe est arbitraire, le *symbole* ne l'est pas : « le symbole a pour caractère de n'être jamais tout à fait arbitraire ; il n'est pas vide, il y a un rudiment de lien naturel entre le signifiant et le signifié. Le symbole de la justice, la balance, ne pourrait pas être remplacé par n'importe quoi, un char par exemple » (p. 101). On peut donc toujours justifier le symbole : il est *motivé*.

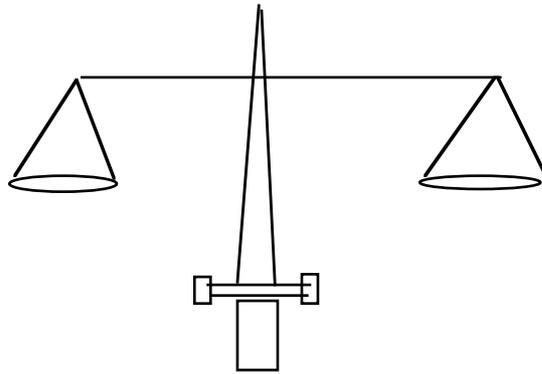
Ainsi, la balance est symbole de la justice parce qu'existe un rapport analogique entre équilibre et équité. Bien souvent le rapport n'est pas aussi direct et requiert une interprétation faisant appel à des données culturelles. Comme le notait Paul Ricœur : « Le symbole donne à penser »¹⁸.

¹⁵. Antoine Arnauld & Pierre Nicole, *La Logique ou l'art de penser* (1662), II, I, p. 143.

¹⁶. Cf. Pierre Joray, « Une logique des idées ».

¹⁷. La thèse de l'arbitraire du signe, discutée dans le *Cratyle* de Platon, est adoptée par Aristote, cf. *De l'interprétation*, 2.16 a 19, *Idem* par les Mégariques, cf. Muller, *Les Mégariques*, p. 130.

¹⁸. Le symbole est éminemment culturel. Par exemple, l'interprétation des couleurs : pour les Bretons et les chinois, le blanc est signe de deuil, pour d'autres cultures, c'est le noir.



« Ne pouvant faire qu'il soit force d'obéir à la justice, on a fait qu'il soit juste d'obéir à la force, afin que le juste et le fort ensemble et que la paix fût, qui est le souverain bien ». (Pascal, Pensées, 81)

Pour caractériser le rapport de motivation du symbole, Saussure précise : « Le symbole a un rapport rationnel avec la chose signifiée » (p. 106). On a là affaire à un glissement, un lapsus puisque réapparaît « la chose signifiée » pourtant initialement exclue de l'analyse du signe comme du symbole. Se produit un véritable *retour du refoulé*, symptôme de l'insuffisance de l'analyse. Nous verrons que Benveniste sera conduit à rectifier l'analyse saussurienne (§ 2.4).

Note sur le drapeau français :

Selon l'article 2 de la Constitution, c'est le seul *emblème national*¹⁹. La Fayette prétend avoir inventé la *cocarde tricolore*. Comme le drapeau des Pays-Bas présentait les trois couleurs verticalement, le drapeau français les disposa horizontalement. L'ordre (le bleu près de la hampe) n'a été fixé qu'en 1812 sous l'Empire. L'interprétation des couleurs est multiple : Le blanc était la couleur de la Royauté. On a dit que le bleu et le rouge étaient les couleurs de Paris. Mais à l'époque, ces couleurs étaient le rouge et le marron. Vraisemblablement, ces couleurs furent héritées de la Révolution américaine²⁰. On voit qu'un emblème autorise plusieurs interprétations qui font référence à une culture historique.

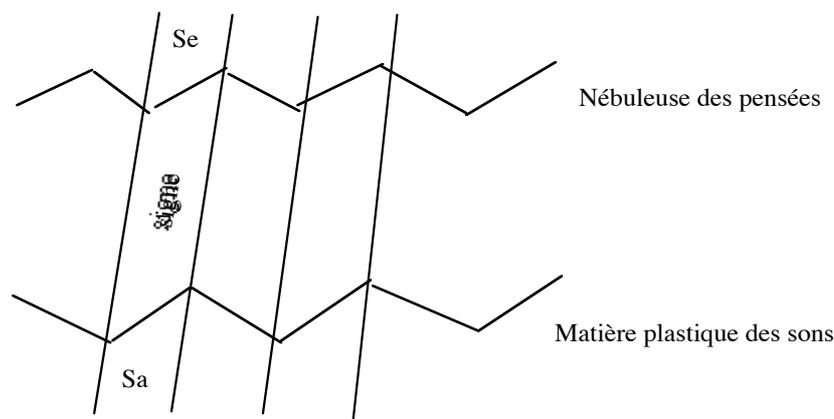
1.1.4 La pensée est tributaire de la langue

On a vu que Saussure reprenait la définition dyadique du signe héritée de l'*épistémè* de la représentation. Pour autant, il n'admet pas un primat et une indépendance de l'idée sur le signe. Il pose au contraire comme postulat fondamental qu'*il ne peut y avoir de pensée sans langage* : « Abstraction faite de son expression par les mots, notre pensée n'est qu'une masse amorphe et indistincte (...) prise en elle-même la pensée est comme une nébuleuse où rien n'est nécessairement délimité. Il n'y a pas d'idée préétablie et rien n'est distinct avant

¹⁹. Cet article précise que le Français est la langue nationale, l'hymne la Marseillaise, la devise : « Liberté, égalité, fraternité » et le Principe : « Le gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple ».

²⁰. Cf. Michel Pastoureau, *Les Emblèmes de la France*, Ed. Bonneton, 1998.

l'apparition de la langue » (p. 155-156). Un même découpage instaure les signes : à la fois mots – signifiants – et idées – signifiés.



« Une feuille de papier : la pensée est le recto et le son le verso ; on ne peut découper le recto sans découper en même temps le verso ; de même dans la langue, on ne saurait isoler ni le son de la pensée, ni la pensée du son » (CLG, p. 157).

Par ce présupposé fondamental selon lequel il ne saurait y avoir de pensée sans langage²¹, Saussure récuse la conception classique qui assignait aux idées un statut antéprédicatif. Par exemple, chez Descartes, les mots ne sont que le vêtement second des idées. S'instaure ici une rupture épistémologique : il ne peut pas y avoir de pensée indépendante de la langue, ni d'expérience antéprédicative signifiante. La pensée se fait dans et par la langue. Elle ne préexiste pas en soi, donnée : « La linguistique a le principe de la vacuité du sens en soi ».²²

Dès lors, l'arbitraire est celui de l'expression de l'idée par le son²³. Il touche bien à la fois le signifiant et le signifié, le même et unique découpage des sons et des idées. C'est en définitive la langue comme système qui s'avère contingente et arbitraire, contrairement au postulat représentationniste de l'universalité des pensées. L'arbitraire est à la fois celui du signe et du système²⁴.

On comprend ici en quoi la définition saussurienne diffère de celle de l'*épistémé* de la représentation : malgré des ressemblances superficielles, elle prend sens dans une théorie différente qui notamment conçoit la pensée et les idées en rupture totale avec l'approche cartésienne. Pas plus que ne préexistent des idées séparées et autonomes, ne sont

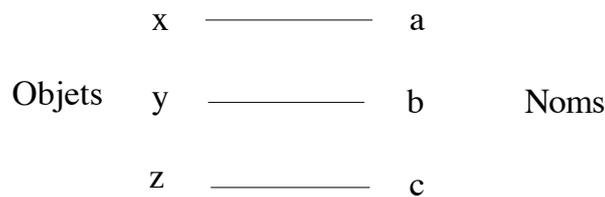
²¹. Cf. aussi Peirce, CP. 5.265 : « Nous n'avons pas le pouvoir de penser sans signes » et Frege : « Mais penser, est-ce autre chose que parler ? Comment est-il possible que la pensée entre en conflit avec le langage ? Ne serait-ce pas là un conflit où la pensée s'oppose à elle-même ? Est-ce que la possibilité même de la pensée n'y trouve pas son terme ? » *Nachgelassene Schriften*, tr. angl. p. 289.

²². Cité par S. Bouquet, *Introduction à la lecture de Saussure*, p. 355

²³. Cf. Locke, « Les mots ne signifient autre chose que les idées particulières des hommes, et cela par une institution tout à fait arbitraire », *Essai sur l'entendement humain*, livre III.

²⁴. Cf. S. Bouquet, *Introduction à la lecture de Saussure*, pp. 279 à 291.

préalablement donnés les objets du monde. Saussure rompt avec la conception traditionnelle selon laquelle la langue est une simple nomenclature de mots qui signifient par référence à des objets. On n'a pas le schéma classique :

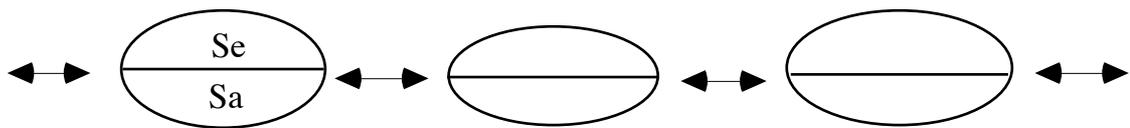


1.1.4.1 La langue comme système de signes ayant une valeur

Reste à savoir ce qu'est la langue : « La langue est un système dont tous les termes sont solidaires et où la valeur de l'un ne résulte que de la présence simultanée des autres... » (CLG, p. 159).

« Dans la langue, il n'y a que des différences, bien plus : une différence suppose en général des termes positifs entre lesquels elle s'établit ; mais dans la langue il n'y a que des différences sans termes positifs. Qu'on prenne le signifié ou le signifiant, la langue ne comporte ni des idées, ni des sons qui préexisteraient au système linguistique, mais seulement des différences conceptuelles et des différences phoniques issues de ce système ». Ainsi, les signes ne préexistent pas à la structure, ils n'ont par eux-mêmes aucune positivité. Ils ne prennent sens que les uns par rapport aux autres (CLG, p. 166).

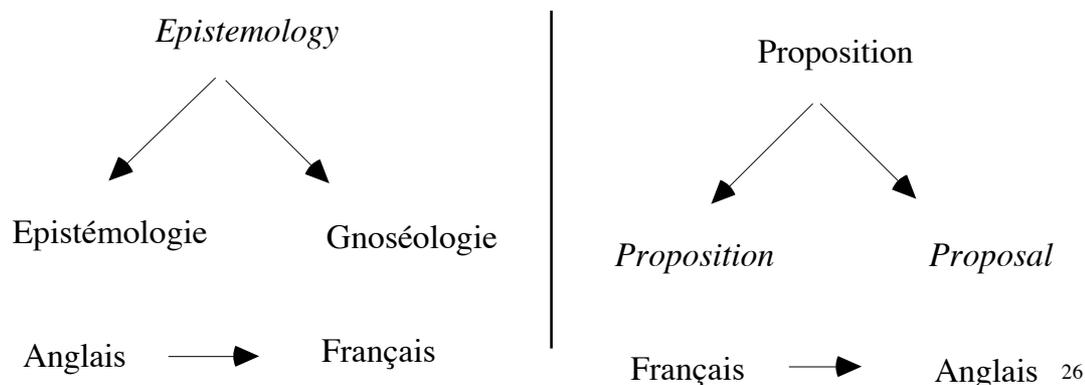
S'affirme un primat absolu du système sur ses éléments. Pour Saussure, la signification du signe ne se réduit pas au signifié, à l'idée qu'il exprime, elle dépend de la *valeur différentielle* du signe dans le système qu'est la langue²⁵. D'où une définition relationnelle de la signification : les signes n'ont pas signification en eux-mêmes, ils prennent valeur qu'en tant que pièces d'un jeu :



Leur valeur dépend d'un champ sémantique qui varie d'une langue à l'autre : « Le français *mouton* peut avoir la même signification que l'anglais *sheep*, mais non la même valeur, et cela pour plusieurs raisons, en particulier parce qu'en parlant d'une pièce de viande

²⁵. « Tout fait linguistique consiste en un rapport, et consiste en rien d'autre qu'en un rapport », cité par S. Bouquet, *Intro à la lecture de Saussure*, p. 351. Dans un ordinateur, le sens se fonde sur la seule différence d'un Bit [*B*inary *digi*T = nombre binaire] : 0/1 (ce qui se traduit dans l'ordre physique par le fait que le courant passe ou non). 1 octet est composé de 8 bits, donc $2^8 = 2 \times 2 = 256$ caractères en code ASCII. 1 kilo-octet = $2^{10} = 1024$ octets, 1 méga-octet = 1048576 octets. le caractère A est exprimé par l'octet : 01000001.

apprêtée et servie sur la table, l'anglais dit *mutton* et non *sheep*. La différence de valeur entre *sheep* et *mouton* tient à ce que le premier a, à côté de lui, un second terme, ce qui n'est pas le cas pour le mot français » (p. 160). D'où le concept de *champ sémantique* et la difficulté d'une traduction d'une langue à une autre (cf. l'échec initial de la traduction automatique dans les années 50). Autres exemples :



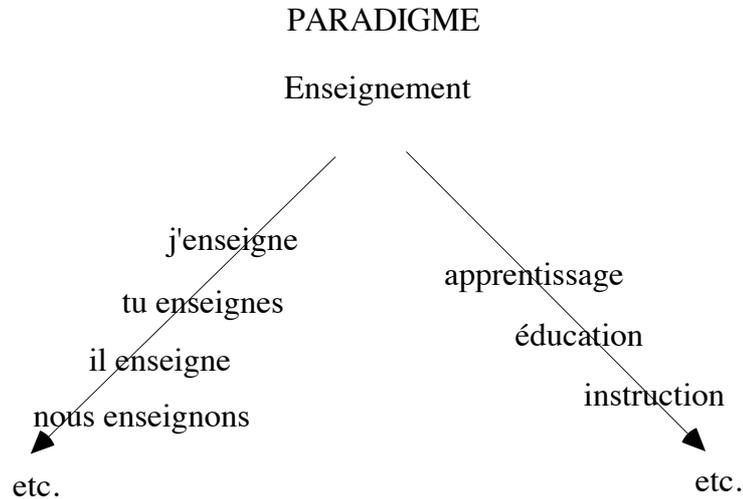
La *méthode structurale* consiste alors à définir les termes non en eux-mêmes, mais par les relations mutuelles qu'ils entretiennent dans le système : « C'est une grande illusion de considérer un terme simplement comme l'union d'un certain son avec un certain concept. Le définir ainsi, ce serait l'isoler du système dont il fait partie ; ce serait croire que l'on peut commencer par les termes et construire le système en en faisant la somme, alors qu'au contraire, c'est du tout solidaire qu'il faut partir pour obtenir par analyse les éléments qu'il renferme » (CLG, p. 157). On a là le paradigme de l'*analyse structurale* qui de la linguistique s'étendra progressivement aux autres sciences de l'homme (cf. l'analyse par Levi-Strauss des structures élémentaires de la parenté).

Cette approche relationnelle constitue une seconde rupture avec la tradition. Jusqu'au XX^e siècle, toute analyse s'inscrit dans le schéma prédicatif aristotélicien qui conduit à réduire les relations à des prédicats. La logique moderne introduit explicitement les relations. « Externes », elles possèdent une positivité propre (D. Vernant, *Introduction à la philosophie de la logique*, ch. 1). De même, en linguistique, de Saussure affirme le primat des relations sur les termes. Les termes ne préexistent pas à la relation, ils n'ont aucune autonomie propre, c'est leur place dans le système qui définit leur valeur. L'analyse porte bien sur le système et non pas sur les termes.

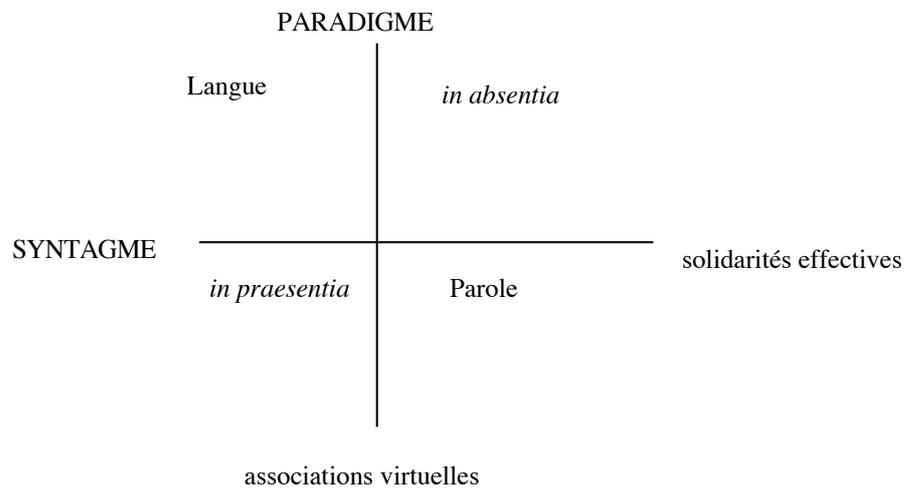
²⁶. Pour les Stoïciens : « Le nom de proposition (*axioma*) vient de ce qu'une opinion est "proposée" [ou supprimée] », D. Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, L VII, p. 833. Dans le latin de Cicéron, le terme *propositio* vient de *pro-ponere* qui signifie « proposer ».

1.1.4.2 Ordres de la valeur : syntagme/paradigme

Nous venons de définir la valeur du signe par rapport au système que constitue la langue. Cet ordre de valeur définit la *dimension paradigmatique* de la langue. Elle détermine le choix d'un signe par rapport aux relations différentielles qu'il entretient *in absentia* avec les autres signes d'un paradigme grammatical ou lexical (déclinaisons verbales (ex. verbe aimer), champ sémantique, dérivation,...)



Il existe aussi un second ordre de valeur, celui de la *coordination syntagmatique* des signes dans la suite linéaire de la phrase, relation *in praesentia* relevant de la parole.

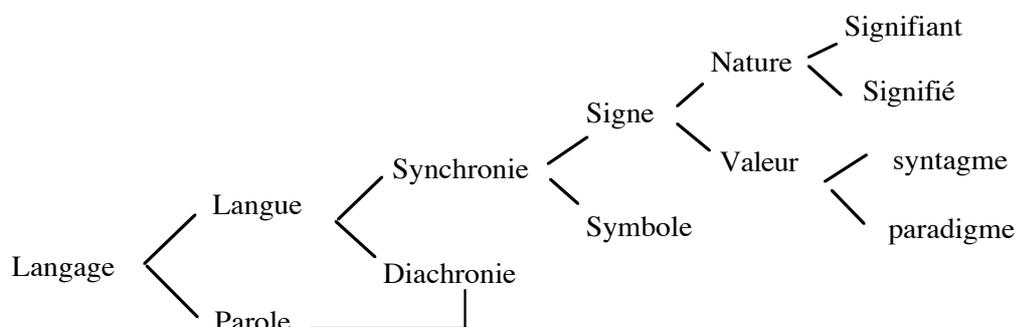


²⁷. On pourra rapprocher cette dichotomie de celle de Roman Jakobson entre métaphore (similarité) et métonymie (contiguïté : *pars pro toto*), cf. *Essai de linguistique générale*, chap. II, p. 61-67.

La langue, utilisant le support sonore, est tributaire de la linéarité temporelle des énonciations d'où le double recours à l'*ordre* des mots dans la phrase (Sujet + verbe + complément) et à leurs *déclinaisons* qui spécifient leurs relations et fonctions.

1.1.5 Le postulat d'immanence

L'architecture de la théorie linguistique saussurienne se développe selon un jeu de distinctions binaires²⁸ :



Le refus initial du comparatisme est constitutif même de la méthode structurale d'analyse de la langue. Par contre, l'exclusion de la référence comme de la parole relèvent d'un *principe d'immanence* qui fait de la seule langue, considérée en elle-même et non dans son usage effectif (parole) ou dans ses rapports au réel extra-linguistique (référence), l'objet de la nouvelle linguistique. Un tel postulat était sans doute initialement inévitable. Comme nous le verrons, il sera dépassé d'abord par les logiciens qui dans leurs analyses sémantiques feront intervenir la référence, puis par les pragmaticiens qui considéreront l'usage communicationnel du langage.

1.2 LA SYNTAXE LOGIQUE

La logique devint une science autonome au début du siècle, avec Frege (1848-1925) *Begriffsschrift* (1879), Russell (1878-1970) *Principles of Mathematics* (1903) et Russell & Whitehead, *Principia Mathematica* (1910-1913). Les conséquences sont cruciales : la logique fournit désormais une méthode d'analyse rigoureuse permettant de définir les concepts et maîtriser la rationalité des inférences. D'où l'idée russellienne de développer une *logique philosophique* qui introduise en philosophie des méthodes scientifiques. Nous en verrons un exemple avec l'analyse sémantique (cf. *infra*, § 2.2.2). Mais le premier apport de la logique est syntaxique. La logique standard fournit un exemple totalement formalisé et symbolisé d'une syntaxe à la fois simple et puissante. Une telle syntaxe permet une

²⁸. Cf. CLG, p. 139 où Saussure propose les deux premières dichotomies.

réflexion sur la dimension proprement syntaxique du sens (pour un rappel des concepts logiques ici impliqués, cf. M.-D. Popelard & D. Vernant, *Éléments de logique*).

1.2.1 Doué de sens/dénué de sens, signifiante (Russell)

1.2.1.1 Extension/intension

La logique ne peut se développer comme calcul que parce qu'elle est *extensionnelle*, *i.e.* qu'elle porte sur des objets, et donc qu'elle fait abstraction de l'*intension*, *i.e.* la signification. Le calcul dit des propositions dans un premier temps fait abstraction de la dimension sémantique des propositions. On ne tient pas compte de la signification intensionnelle des propositions, de leur contenu particulier, pour ne plus considérer que la valeur de vérité des propositions simples, atomiques, ainsi que la structure syntaxique des propositions complexes. Par exemple, la proposition complexe « La Terre est une planète et le Soleil est une étoile » se traduira par la conjonction des deux propositions simples ($p \circ q$). Il suffira de savoir que p et q sont vraies pour en conclure que leur conjonction est vraie. Il est clair que l'on obtiendra le même résultat avec la proposition complexe : « $2 + 2 = 4$ et $7 - 3 = 4$ ». Par-delà le sens, est seul objet du calcul la valeur de vérité des propositions. Ainsi, en vertu du *principe de substitution*, on peut substituer l'une à l'autre dans le même contexte deux propositions qui ont même valeur de vérité (sont équivalentes), indépendamment de la différence de leurs significations respectives :

$$(c)(p)(q) \{ [c(p) \cdot (p \neq q)] \rightarrow c(q) \}.$$

Ainsi, comme « Le Soleil est une étoile » et « $2 + 2 = 4$ » sont équivalentes, on obtient bien : « La Terre est une planète et $2 + 2 = 4$ ».

1.2.1.2 Règles syntaxiques de formation

Reste que le calcul logique présuppose la rectitude syntaxique des propositions. Les grammairiens l'ont déjà dit : antérieurement à des conditions sémantiques, une phrase est soumise à des exigences de grammaticalité mettant en jeu l'accord syntaxique des signes. Ainsi l'exemple proposé par Russell : « Des idées vertes dorment furieusement » [*Colourless green ideas sleep furiously*] est une phrase syntaxiquement correcte même si on peut s'interroger sur son sens.

En logique, les propositions, simples ou complexes, doivent être des *formules bien formées* (fbf) c'est-à-dire des formules engendrables par la syntaxe logique.

Considérons le système axiomatique de Lukasiewicz (1930). Il définit d'abord une syntaxe constituée d'un alphabet et de quatre règles :

Alphabet :

- symboles de propositions atomiques : p, q, r, \dots
- connecteurs : négation : \neg , conditionnel : \rightarrow

- symboles auxiliaires : assertion \vdash , parenthèses : $(,), \{, \}, [,]$, ... et
- les métasymboles de formules : A, B, C, \dots

Règles de formation des formules bien formées (fbf) :

- 1 – Toute proposition atomique est une fbf.
- 2 – Si « A » est une fbf, alors « $\neg A$ » est une fbf.
- 3 – Si « A » et « B » sont des fbf, alors « $(A \rightarrow B)$ » est une fbf.
- 4 – Rien d'autre n'est une fbf (clause de fermeture).

Ces règles de formation permettent de faire le départ entre formules douées de sens, bien formées [*meaningful, well-formed-formulae*] et les formules dénuées de sens, mal formées [*meaningless, ill-formed-formulae*]. Par exemple, « $\neg (p \rightarrow \neg q)$ » est une fbf parce que :

en vertu de la règle	1	q	est une fbf	
"	2	$\neg q$	"	
"	1	p	"	
"	3	$(p \rightarrow \neg q)$	"	
"	2	$\neg (p \rightarrow \neg q)$	"	C.Q.F.D.

De même façon, il serait facile de montrer que l'énoncé « $(p \rightarrow q) \neg$ » est dénué de sens en ce qu'il ne peut être engendré par les quatre règles de la syntaxe. La syntaxe logique permet d'exclure les formules qui n'obéissent pas aux règles.

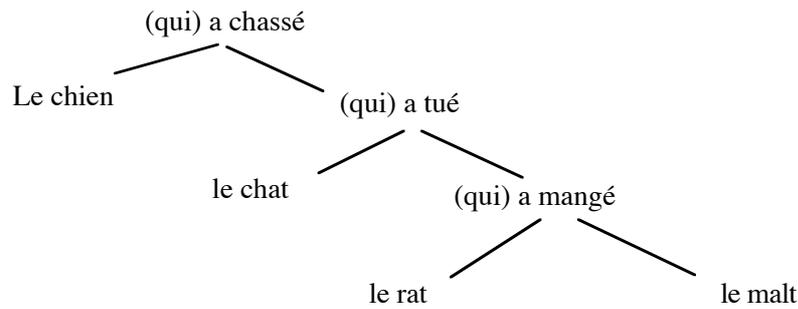
Quoique très simple, cette syntaxe permet d'engendrer une *infinité* de fbf. Son pouvoir génératif infini provient de ce que les règles sont *récurives*. Elles sont itérables et combinables : peuvent être utilisées dans l'ordre que l'on veut et de façon réitérée.

Frappé par la simplicité et l'extrême puissance de cette syntaxe, le linguiste Noam Chomsky eut l'idée de recourir à ce modèle logique pour formaliser la *grammaire* de la langue naturelle. Un langage ne suppose pas de choisir dans une nomenclature des signes ou dans une grammaire prédéterminée des formes, il requiert une capacité productrice, créatrice : la grammaire est *générative*. Faire une phrase, c'est inventer une structure grammaticale en utilisant la récursivité des règles. Chomsky distingue ensuite la créativité qui suit les règles (usage prosaïque) et celle qui les viole (usage poétique) (cf. *Structures syntaxiques*, 1957).

Exemple de création par itération de la construction relative, la comptine anglaise :

« Le chien qui a chassé le chat qui a tué le rat qui a mangé le malt » On a ici un cas de récursivité à droite :

(Le chien qui a chassé (le chat qui a tué (le rat qui a mangé le malt))) :



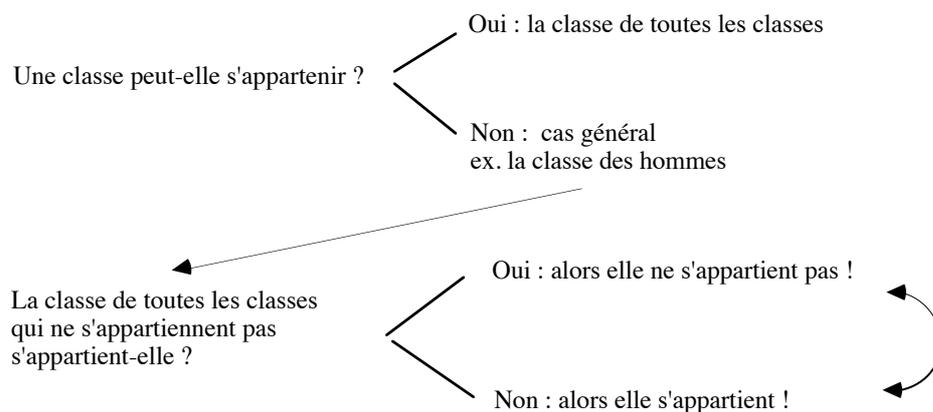
1.2.1.3 paradoxe et condition de signifiante

On pourrait croire que le respect des règles de la syntaxe logique suffise à éviter toutes les formules syntaxiquement dénuées de sens. Russell découvrit au début du siècle qu’il n’en était rien. Une formule peut être syntaxiquement correcte, être douée de sens et pourtant s’avérer tautologique en ce qu’elle engendre des *paradoxes*. Retrouvant les réflexions des Mégariques sur les limites de la rationalité discursive, Russell prit très au sérieux ces paradoxes et chercha les moyens syntaxiques de les éviter.

Le paradigme des paradoxes logiques est le « paradoxe de Russell » de la classe des toutes les classes, découvert au printemps 1901. Si on admet qu’une classe peut appartenir à elle-même – la classe de toutes les classes est une classe – elle peut aussi ne pas s’appartenir – la classe des hommes n’est pas un homme. Mais alors la classe de toutes les classes qui ne s’appartiennent pas s’appartient-elle ? Si oui, elle possède la propriété qui la caractérise et ne s’appartient pas ; sinon, elle ne possède pas sa propriété caractéristique : il est faux qu’elle ne s’appartienne pas, donc elle s’appartient !

PARADOXE DES CLASSES

Toute classe contient des éléments qui lui appartiennent parce qu’ils possèdent la propriété qui détermine cette classe



Ceci témoigne de ce que les règles syntaxiques sont insuffisantes. Les paradoxes ont pour origine un *cercle vicieux*, un élément qui s'appartient à lui-même. Ils mettent en jeu des totalités qu'on ne maîtrise pas. Russell proposa, dans sa théorie des types, de renforcer

les contraintes syntaxiques en imposant une *condition de signifiante* selon laquelle une classe ne peut se contenir comme élément. D'où une hiérarchie de domaines de signifiante, ou *types*, mutuellement exclusifs : si un individu peut être membre d'un club de football, un tel club ne peut être membre que d'une association de clubs.

Un type est un domaine de signifiante [*signifiante*] des valeurs des variables. Les types sont mutuellement exclusifs.

Type 0 : des individus : a, b, c, d, \dots

T 1 : des classes d'individus : $\{a, b\}, \{a\}, \dots$

T 2 : des classes de classes : $\{\{a\}\}, \{\{a, b\}\}, \dots$

etc.

À partir de T 1 on obtient des constructions purement syntaxiques dont la signifiante est contrôlée par les contraintes des types (cf. D. Vernant, *La Philosophie mathématique de Russell*, § 43). On dispose ainsi de la solution au paradoxe de Russell. La distinction des types interdit désormais qu'une classe puisse s'appartenir à elle-même. Une classe doit d'abord être complètement constituée avant, éventuellement, d'appartenir à une *autre* classe. (cf. *infra*, Annexe Texte n° 1).

On notera que des contraintes analogues s'appliquent au niveau sémantique, résolvant les paradoxes du genre du *Menteur*. On distinguera entre les propositions qui se réfèrent à une totalité de propositions et les autres, les premières ne pouvant pas faire partie de la totalité. Les types deviennent des ordres. Dans la pseudo-proposition « Je mens », on confond deux ordres différents. La vérité dépend de l'ordre des propositions. D'où une hiérarchie de niveaux de propositions et de vérité : « Le menteur dit "Tout ce que j'affirme est faux". Cela, en fait, est une assertion qu'il fait, mais qui se réfère à la totalité de ses assertions et c'est seulement si on la comprend dans la totalité que le paradoxe apparaît. Nous distinguerons entre les propositions qui se réfèrent à une totalité quelconque de propositions et les propositions qui ne le font pas. Celles qui se réfèrent à une totalité quelconque de propositions ne peuvent jamais être membres de cette totalité. Nous pouvons définir les propositions de premier ordre comme celles qui ne se réfèrent à aucune totalité de propositions ; les propositions de second ordre, comme celles qui se réfèrent à des totalités de propositions de premier ordre ; et ainsi *ad infinitum*. Ainsi, notre menteur devra dire maintenant : "j'asserte une fausse proposition de premier ordre qui est fausse". Mais cette proposition est elle-même une proposition de second ordre. Ce qu'il dit est ainsi tout simplement faux, et l'argument selon lequel c'est également vrai tombe. Le même raisonnement s'applique exactement à toute proposition d'un ordre plus élevé » (*Histoire de mes idées philosophiques*, pp. 102-3).

Suivant en cela Lesniewski, Tarski, dans sa définition formelle de la vérité insistera sur la nécessité de distinguer entre langage objet et métalangage (cf. *infra*, § 2.3).

LES NIVEAUX DE LANGAGE

Métamétalangage :	La proposition : « La proposition "il neige" est vraie » relève de la sémantique
↓	
Métalangage :	La proposition « Il neige » est vraie
↓	
Langage-objet :	Il neige

Le même type de paradoxes vaut aussi pour les prédicats. Il est des prédicats que s'appartiennent : la prédicabilité est prédicable, la non-humanité est non humaine. Mais la plupart des prédicats sont non prédicables d'eux-mêmes : l'humanité n'est pas humaine, etc. Si l'on se demande si la non-prédicabilité est prédicable d'elle-même, on retrouve un paradoxe : – si elle est prédicable, elle n'est pas prédicable ; si elle n'est pas prédicable, elle l'est puisqu'il est faux qu'elle soit non prédicable ! Donc s'impose de même une *hiérarchie de prédicats*, de prédicats de prédicats permettant de récuser la validité de l'apparent syllogisme (couleur est un prédicat de prédicat et requiert une logique d'ordre 2) :

Le rouge est une couleur
 Le coquelicot est rouge

 donc le coquelicot est une couleur

1.2.2 *Unsinnig/sinnlos/das Mystisch* (Wittgenstein I)

Le Wittgenstein du *Tractatus* a suivi les cours de Russell et a lu Frege. Toutefois, il modifie profondément sur certains points l'enseignement de ses maîtres préoccupé qu'il est par des considérations métaphysiques héritées de Schopenhauer et de Tolstoï.

Nous n'examinerons ici que la question syntaxique du sens dans le *Tractatus* et ses conséquences philosophiques.

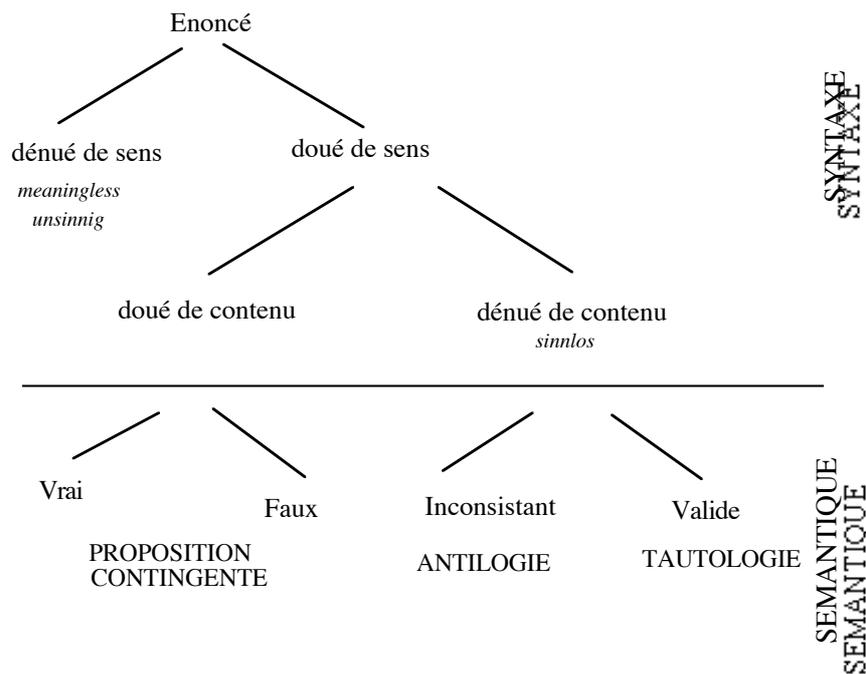
Wittgenstein reprend à Russell le concept de *meaningless* qu'il traduit par *unsinnig*. La question est bien celle de la bonne formation des formules logiques par respect des règles de formation et des règles de la théorie des types. (On notera que Wittgenstein n'admet cependant pas la théorie des types, qu'il trouve complexe et inutile, et qu'il remplace par une théorie du symbolisme).

A cette première distinction entre formules douées de sens et formules dénuées de sens [*unsinnig*], Wittgenstein ajoute une distinction entre propositions *douées de contenu* et propositions dénuées de contenu [*sinnlos*].

Les propositions qui décrivent le monde sont à la fois douées de sens et douées de contenu, *e.g.* « Il pleut ». Ce sont des propositions contingentes exprimant des connaissances sur le monde.

Par contre, certaines propositions, douée de sens, sont dénuées de contenu : ce sont toutes les propositions qui énoncent des vérités logiques, universelles. C'est le cas des *tautologies* : propositions toujours vraies, donc *valides* en vertu de leur forme.

Considérons le tiers exclu : $(p \vee \neg p)$. Cette proposition elle-même n'est pas informative, elle ne donne aucun renseignement sur le monde, mais fournit seulement un schéma d'inférence : « La tautologie n'a point de condition de vérité car elle est inconditionnellement vraie ... (je ne sais par exemple rien au sujet du temps (qu'il fait) lorsque je sais qu'il pleut ou qu'il ne pleut pas) » (4.4.61). Les tautologies ne peuvent atteindre une totale universalité sans être *dénuées de contenu* : « Toutes les propositions de logique disent cependant la même chose, à savoir : rien » (5.43). Ce statut des tautologies vaut aussi pour d'autres propositions logiques : les *antilogies*, propositions toujours fausses, *e.g.* la contradiction : $(p \cdot \neg p)$ (Rappelons qu'on obtient les antilogies par négation des tautologies : $(p \cdot \neg p) \neq \neg(\neg p \vee p)$).



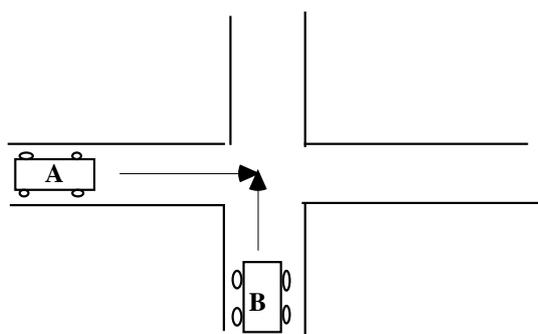
Pour Wittgenstein, la syntaxe logique, avec la distinction douée de sens/dénuée de sens, fournit le seul critère objectif du sens. Tout ce qui peut sensément se dire doit être conforme à la syntaxe logique.

A contrario, ce qui viole les règles syntaxiques est strictement dénué de sens. Or, selon Wittgenstein, nombre de formulations philosophiques violent manifestement les règles logiques (à commencer par le *cogito* qui fait de l'existence une propriété d'objet alors

que, logiquement, c'est la propriété d'une fonction propositionnelle, cf. *infra*, Annexe, Texte n° 2). Ne devaient être retenues comme pourvues de sens que les propositions conformes à la syntaxe logique.

À cela s'ajoute le fait que Wittgenstein considère que toute proposition doit être l'image logique, le tableau [*Bild*] d'un fait du monde²⁹.

Théorie de la proposition-tableau



« La voiture A a percuté la voiture B venant de droite »

Il en résulte qu'il récuse tout *métalangage*, toute possibilité d'utiliser le langage pour dire quelque chose sur le dire lui-même. Dans ce qui se montre, mais ne saurait se dire, il y a aussi tout ce que Russell situe dans le métalangage. La structure formelle d'une proposition n'a pas à se dire parce qu'elle se montre. « 4.12 – La proposition peut exposer (*darstellen*) la totalité de la réalité, mais elle ne peut exposer tout ce qu'elle doit avoir de commun avec la réalité pour pouvoir exposer celle-ci : la forme logique. Pour pouvoir exposer la forme logique, il faudrait que nous puissions, avec la proposition, nous placer hors de la logique, c'est-à-dire en dehors du monde ». Pour Wittgenstein, un symbolisme adéquat *dit* quelque chose et *montre* comment il le dit : « 2.171 – L'image peut représenter toute réalité dont elle a la forme. (...) 2.172 – Mais sa forme de représentation, l'image ne peut la représenter ; elle la montre ».

C'est pourquoi il récuse la théorie des types comme la définition de l'identité proposées par Russell. Il n'y a pas à dire par des « concepts formels » ce qui se montre dans la forme et l'usage effectif des symboles : 4.1272 « Ainsi le nom variable “*x*” est le signe propre du pseudo-concept *objet* » et 3.332 « Aucune proposition ne peut rien dire à son propre sujet, puisque le signe propositionnel ne saurait être contenu en lui-même (c'est là toute la théorie des types) ».

²⁹. L'origine de cette conception se trouverait dans la lecture que fit Wittgenstein en septembre 1914 d'un magazine relatant un procès à Paris relatif à un accident de voiture. Cet accident avait été reconstitué avec des poupées et des voitures miniatures.

Ainsi, la contrainte du respect de la syntaxe logique et le refus de tout métalangage le conduisirent à une critique de la métaphysique 4.003 : « La plupart des propositions que l'on trouve dans des œuvres philosophiques sont non pas fausses, mais dépourvues de sens [*unsinnig*] ».

Cette condamnation touche au premier chef tous les énoncés du *Tractatus* ! D'où la belle, mais problématique, image du *Tractatus* comme échelle qu'on rejette : « Mes propositions sont éclaircissantes à partir de ce fait que celui qui me comprend les reconnaît à la fin pour des non-sens [*unsinnig*], si, passant par elles – sur elles – par dessus d'elles, il est monté pour en sortir. Il faut qu'il surmonte ces propositions ; alors il acquiert une juste vision du monde » (6.54).

Que devient alors l'exercice philosophique ? Non pas la construction de doctrines compliquées dénuée de sens, mais une *activité thérapeutique* qui consiste justement à repérer les propositions dénuées de sens et à résoudre, dissoudre, les fausses questions qui résultent de l'usage tétalogique du langage : « Le but de la philosophie est la clarification logique de la pensée. La philosophie n'est pas une doctrine, mais une activité, une œuvre philosophique consiste essentiellement en élucidation » (4.112). La philosophie utilise les analyses formelles de la logique pour distinguer des usages corrects et incorrects du langage : il y a ce qui peut se dire et ce qui ne peut se dire. De nombreuses formules de la philosophie classique résultent des mésusages du langage. Le *logos* ne peut se soustraire aux règles logiques du langage.

L'objet du *Tractatus* est ainsi de délimiter le champ de dicible pour faire place à son au-delà indicible. On retrouve la métaphore schopenhaurienne de l'œil³⁰ qui voit et ne peut se voir. 5. 633 « Et rien dans le champ visuel ne permet de conclure qu'il est vu par un œil ».

L'au-delà du dicible, ce qui ne peut pas se dire n'a pas de « sens », mais il n'en a pas moins une grande valeur humaine : c'est l'élément mystique [*das Mystisch*]. Il y a bien au-delà du dire l'expérience essentielle de l'existence humaine et de la réalité du monde : « le sens du monde doit se trouver en dehors du monde » (6.41), : « Ce qui est mystique ce n'est pas comment est le monde, mais le fait qu'il est » (6.44). Ce qui ne peut se dire se montre : « Il y a assurément de l'inexprimable. Celui-ci se montre, il est l'élément mystique »

³⁰. « Le moi qui se représente, le sujet de la connaissance ne peut jamais devenir lui-même représentation ou objet, parce que, comme corrélat nécessaire de toutes les représentations, il est leur condition même ; c'est à lui que s'appliquent les belles paroles du livre sacré des *Upanishad* : "Il ne peut être vu ; il voit tout ; il ne peut être entendu : il entend tout ; il ne peut être su : il sait tout ; il ne peut être connu : il connaît tout. En dehors de cet être qui voit, qui sait, qui entend et qui connaît, il n'existe aucun autre être." C'est pourquoi il n'existe pas de connaissance de la connaissance, car il faudrait pour cela que le sujet se distingue de la connaissance et puisse quand même connaître la connaissance, ce qui est impossible. », *De la quadruple racine du principe de raison suffisante*, § 41, p. 275-276. On a sans doute ici la raison « mystique » du refus wittgensteinien du métalangage.

(6.522). Par-delà tout ce qui se dit, il y a ce qui se montre (esthétique, éthique, religion, etc.) : « Il est clair que l'éthique ne se peut exprimer, elle est transcendantale (l'éthique et l'esthétique sont un) » (6.421).

Le but de la philosophie est donc de bien fixer les limites du dicible pour faire place à l'indicible :

« Elle signifiera l'indicible en représentant clairement le dicible » (4.115). Au terme de la réflexion, l'activité philosophique, dans sa dimension transcendantale et éthique, s'annihile, se détruit elle-même : « Ce dont on ne peut parler, il faut le taire » (7). D'où le silence dans lequel s'éprouve l'élément mystique³¹. « Mon travail [*Tractatus*] consiste en deux parties : l'une qui est présentée ici, et l'autre qui se compose de tout ce que je n'ai pas écrit. Et c'est précisément cette partie-là qui constitue l'Important » (Lettre à Ludwig von Ficker, oct/nov. 1919). (Cf. J.-P. Cometti, *La Maison de Wittgenstein*, p. 76)

1.2.3 La critique de l'indicible wittgensteinien La thèse de l'impossibilité du métalangage sera dès le début combattue par Russell puis par les positivistes.

1.2.3.1 Les niveaux de langage

Russell dénoncera le « mysticisme syntaxique » de Wittgenstein. Dans la Préface du *Tractatus*, Russell remarque que « Cet inexprimable contient, selon M. Wittgenstein, toute la logique et la philosophie » ! Plus loin, il propose de distinguer des niveaux de langage : « Tout langage, comme dit M. Wittgenstein, a une structure au sujet de laquelle rien ne peut être dit *dans le langage*, mais il peut y avoir un autre langage traitant de la structure du premier, ayant lui-même une nouvelle structure, et à cette hiérarchie de langages il peut ne pas y avoir de limite. » p. 26-7. Pour Russell la logique a juridiction universelle et il ne saurait y avoir, comme le proposera Hilbert et les formalistes, de métalogue contrôlant le système formel que serait la logique. Pour autant, ceci n'empêche pas qu'à l'intérieur du langage logique, on doive, pour éviter les paradoxes, distinguer des niveaux de langage. La théorie des types, on l'a vu, sépare les propositions en ordres croissants et mutuellement exclusifs. Dès lors, il est parfaitement possible de parler d'une proposition d'ordre n au moyen d'une proposition d'ordre $n + 1$. Lesniewski, distinguera clairement langage et métalangage (cf. *Sur les fondements de la mathématique*) et son élève Tarski reprendra la distinction dans son entreprise de définition sémantique de la vérité (cf. *infra*, § 2.5).

A cela s'ajoute le fait que Russell récuse tout usage du mysticisme en philosophie (cf. son article nécrologique de Wittgenstein). Même s'il reconnaît qu'une expérience

³¹. Mystique vient du grec *Muô* qui signifie « se tenir bouche close, se taire ». Il semble que ce « mysticisme » de Wittgenstein repose sur une « expérience *par excellence* » (cf. Conférences sur l'Éthique, in *Leçons et conversations*) du « Il y a » : de l'existence du monde comme unique totalité, qui expliquerait notamment le refus de tout subjectivisme psychologique, *Tractatus*, 5.62 à 5.641 : « Le monde est mon monde » cf. Brian Mc Guinness : « The Mysticism of the *Tractatus* ».

mystique peut déterminer une attitude générale de vie et orienter la pensée éthique, politique et religieuse (cf. notre *B. Russell*, chap. 8).

1.2.3.2 Mode matériel/mode formel

Le Cercle de Vienne récusera la thèse d'inexprimabilité de Wittgenstein, inaugurant un positivisme logique exclusivement attaché à élaborer la méthodologie de la science. Chez Carnap, on retrouve l'idée que la philosophie doit s'appuyer sur la logique pour déterminer la syntaxe de la science et de tout discours rationnel. Cette syntaxe est précisément le discours *sur* la forme des propositions que rejetait Wittgenstein : « les membres du Cercle de Vienne, en opposition avec Wittgenstein, en vinrent à la conclusion qu'il est possible de parler du langage, et en particulier de la structure des expressions linguistiques. Sur la base de cette conception, je développai l'idée de la syntaxe logique d'un langage en tant que théorie purement analytique de la structure de ses expressions. » (*Intellectual Autobiography*, Carnap se réfère ici à Tarski et Gödel).

Mais Carnap rejoint Wittgenstein dans sa critique de la métaphysique : au-delà de la signifiante, il y a place pour une expression esthétique du sentiment de la vie. Mais la métaphysique est un ramassis de *pseudo-propositions* qui prétendent dire ce qui ne peut que s'exprimer : « Les métaphysiciens sont des musiciens sans don musical », « la métaphysique n'est qu'une médiocre expression du sentiment de la vie » (cf. « Le dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage », 1932, in *Manifeste du Cercle de Vienne* et cf. *infra*, Texte n°2 sur la critique du *cogito*).

Lorsqu'ils ont un sens, les énoncés philosophiques constituent de « pseudo-énoncés d'objet » faussement présentés sur un « mode matériel » alors qu'ils mettent en jeu sur un « mode formel » des règles syntaxiques d'usage du langage³² : « L'usage du *mode matériel du discours* conduit à négliger le caractère relatif à un langage des énoncés philosophiques ; il est responsable d'une conception erronée des énoncés philosophiques comme absolus. Il faut spécialement noter que l'énonciation d'une thèse philosophique quelquefois ne représente pas une assertion mais une suggestion. Toute discussion sur la vérité ou la fausseté d'une telle thèse est totalement hors de propos, une simple querelle de mots ; on peut tout au plus discuter l'utilité de la proposition [*proposal*], ou examiner ses conséquences. » (*Logical Syntax of Language*, § 78, p. 299-300).

³². Carnap reprend ici la distinction scolastique entre la *suppositio materialis* : l'usage habituel des mots, *e.g.* « Denis prend un dé » et la *suppositio formalis* où sont en cause les mots eux-mêmes, *e.g.* « Denis prend un D ».

Énoncés philosophiques

(mode matériel)

Les nombres sont des classes
de classes de choses

[Russell]

Le monde est la totalité des faits,
non des choses

[Tractatus, 1.1]

Énoncés syntaxiques

(mode formel)

→ Les expressions numériques sont
des expressions-de-classe de second niveau→ La science est un système d'énoncés,
non de noms

Cette traduction en mode formel permet d'exprimer ce qui chez Wittgenstein demeurait inexprimable : « La traductibilité dans le mode formel de discours constitue la pierre de touche pour tout énoncé philosophique » (SLL, § 81, p. 313). Carnap évite ainsi ce qu'il nomme la « mythologie de l'inexprimable » (*Syntaxe logique du langage*, § 81). Lorsqu'ils sont sensés, les énoncés philosophiques expriment en fait des *prescriptions* relatives à des choix syntaxiques dans un langage donné. Ces choix n'ont de justification que pragmatique. Ainsi, le choix d'une syntaxe logique particulière relève du *principe de tolérance* : « *En logique, il n'y a pas de morale*. Chacun a la liberté de construire sa propre logique, *i.e.* sa propre forme de langage, comme il le souhaite. Tout ce qui lui est demandé, ..., est qu'il établisse ses méthodes clairement et qu'il fournisse des règles syntaxiques au lieu d'arguments philosophiques » (SLL, § 17, p. 52).

Pour le reste, les questions ontologiques traditionnelles sont dénuées de sens dans la mesure où elle se présentent comme des *questions externes* portant sur la réalité en soi. Les seules questions d'existence douées de sens relèvent de *questions internes* posées à l'intérieur d'un système conceptuel et syntaxique donné (cf. *infra*, Annexe, Texte n° 3) (cf. « Empirisme, sémantique et ontologie », 1950).

L'erreur du positivisme logique, comme du « premier » Wittgenstein, aura été de croire que l'usage du langage est purement véridictionnel et que la logique est la seule mesure du sens. Le « second » Wittgenstein sera le premier à dénoncer ces erreurs. La langue naturelle ne relève pas d'une grammaire unique mais d'une multitude irréductible de *jeux de langage*. Il demeure toutefois que, quel que soit le jeu de langage considéré, des contraintes syntaxiques de sens s'imposent à toute expression.

2 L'APPROCHE SÉMANTIQUE : SIGNIFICATION ET VÉRITÉ

On a vu que l'invention saussurienne de la linguistique structurale se fondait sur un refus délibéré de la référence des signes aux objets, de la langue au monde. Les contraintes syntaxiques dégagées par les analyses structurales comme logiques constituent des conditions de sens absolument nécessaires, mais non suffisantes. Les langues naturelles ne sauraient avoir pour unique objet de sélectionner et combiner correctement des signes en phrases. De même, les langages logiques se réduiraient à un jeu totalement vide s'il ne s'agissait que d'engendrer indéfiniment des formules bien formées. Le postulat saussurien d'immanence devait ainsi être dépassé : les langues, naturelles ou artificielles, ne pouvaient valoir pour elles-mêmes.

Le dépassement de la limitation saussurienne fut initialement opéré par les logiciens dans la mesure où l'assignation de valeurs de vérité aux propositions requérait *in fine* leur interprétation sémantique. On ne peut déterminer la valeur de vérité de la proposition simple « Il pleut » sans poser la question fondamentale de la référence.

- On va voir d'abord comment, avec la *théorie frégréenne du signe*, s'opère la distinction principielle du sens et de la référence,

- Puis, l'examen de la *théorie russellienne des descriptions définies* va compléter l'analyse de la référence et permettre d'aborder ses conséquences ontologiques,

- Avec Tarski, on étudiera la *définition de la vérité* dans ses aspects formels et informels.

- Enfin, nous analyserons l'impact de ces novations logiques dans le champ linguistique avec l'*amendement à la définition saussurienne du signe* apporté par Benveniste.

2.1 FREGE ET L'ANALYSE DE LA SIGNIFICATION

La logique a une dimension syntaxique, elle se développe comme un calcul, mais elle possède aussi une dimension sémantique : l'algorithme logique doit pouvoir *s'interpréter* pour avoir une quelconque utilité. Frege, le premier, inaugura des réflexions sémantiques qui valent aussi bien pour la langue naturelle que pour le langage logique. L'analyse du signe est opérée dans l'article de 1892 « Sinn und Bedeutung » (cf. *Écrits logiques et philosophiques*, tr. Cl. Imbert ; nous préférons traduire « Bedeutung » par « référence » et non « dénotation » pour éviter toute confusion avec la théorie de la dénotation de Russell).

2.1.1 Sens et référence

Frege est conduit à analyser le signe en ses deux dimensions de sens et de référence. Comment se justifie cette distinction ? Suivons de près les trois premières pages de l'article (cf. Annexe, Texte n° 4). Le point de départ semble purement mathématique : il s'agirait de

rendre compte de l'égalité arithmétique qui vaut pour les seuls nombres (ex. $1 + 2 ; 2 + 3 = 5$). La note généralise toutefois la question à l'identité logique qui vaut pour tout objet ($A = A$). On introduit donc une extension totale du concept qui présuppose la thèse logiciste de Frege : les concepts mathématiques sont réductibles à la logique (la géométrie reste toutefois pour Frege une science synthétique *a priori*). Le concept arithmétique d'égalité est définissable comme une identité logique. Comment définir les termes de la relation d'identité ? Soit une relation porte sur ses termes, soit une relation se situe au niveau du métalangage et porte sur les signes. Cette dernière hypothèse fut celle de la *Begriffsschrift*.

Soit l'identité « $a = b$ » dont les termes sont « a » et « b ». Frege part d'un premier constat : une différence entre l'identité $a = a$ et l'identité $a = b$.

Selon la tradition kantienne, la première identité est analytique et *a priori* et ne fournit pas de connaissance. Reprenant le préjugé cartésien, Kant considère que la logique, science *a priori*, est stérile (cf. *Critique de la raison pure*, Intro. IV & V) : « Il existe, quant à leur contenu, une distinction entre les jugements, selon qu'ils sont soit purement *explicatifs*, n'ajoutant rien au contenu de la cognition, soit *ampliatifs*, augmentant la dite cognition : les premiers peuvent être appelés jugements analytiques, les seconds, jugements synthétiques. » (*Prolégomènes à toute métaphysique future*, p. 14).

A l'opposé, l'identité $a = b$ est synthétique. Pour Kant, si elle représente une égalité arithmétique, elle est synthétique *a priori*. Si elle représente une identité empirique (cf. l'exemple du soleil), elle est synthétique *a posteriori*. Mais, dans les deux cas, un recours à l'intuition pure ou à un constat empirique est nécessaire pour assurer la fécondité gnoséologique : la proposition fournit une connaissance nouvelle.

(Sur les différentes conceptualisations de l'analyticité, cf. Joëlle Proust, *Questions de forme, logique et propositions analytiques de Kant à Carnap*).

Théorie du jugement – Kant

ANALYTIQUE	SYNTHÉTIQUE	
Le prédicat est contenu dans le sujet	Le prédicat est en dehors du sujet	
explicatifs	extensifs [informatifs]	
<i>Tous les corps sont étendus</i>	A PRIORI	A POSTERIORI
(cf. Descartes)	Indépendant de l'expérience	Jugement d'expérience
A PRIORI	<i>Tout ce qui arrive a une cause</i> <i>Tous les corps sont pesan</i>	
Accord de la pensée avec ses règles	Principes physiques	Physique
Logique	$7 + 5 = 12$	
Tautologie	Mathématique pure	
$A = A$	Intuition pure	
stérilité	– du temps : arithmétique	
	– de l'espace : géométrie	

Frege ne discute pas ce point ici. On sait qu'il introduit une nouvelle définition de l'analyticité : sont *analytiques* les propositions qui se déduisent sans aucun saut – sans appel à une quelconque intuition – des axiomes logiques : « Si l'on ne rencontre sur ce chemin [de la preuve mathématique] que des lois logiques générales et des définitions, on a une vérité analytique ... En revanche, s'il n'est pas possible de poursuivre une preuve sans utiliser des propositions qui ne sont pas de logique générale, mais concernent un domaine particulier, la proposition est synthétique »³³. Comme l'arithmétique s'avère réductible à la logique, on peut en rendre compte en termes analytiques, sans qu'elle soit pour autant stérile (Frege maintient toutefois que la géométrie est synthétique *a priori*).

Théorie du jugement – Frege

ANALYTIQUE	SYNTHÉTIQUE	
déductible logiquement des axiomes et thèses (déf. syntaxique)	suppose le recours à l'intuition	
A PRIORI	A PRIORI	A POSTERIORI
respect des règles logiques	Intuition pure de l'espace	Intuition empirique
Logique $a = a$	Géométrie pure	ex. astronomie
Arithmétique, Analyse $2 = 1 + 1$		<i>L'Etoile du matin est l'Etoile du soir</i>

Rm. : Dès 1903, Russell opérera la réduction logique des géométries. Dans le *Tractatus*, Wittgenstein définira la tautologie comme une proposition valide en vertu de sa seule forme. Les positivistes logiques (Carnap notamment) récuseront le synthétique *a priori* pour ne plus admettre que la dichotomie analytique/synthétique (*a posteriori*). On parlera alors d'énoncés et non plus de jugements et un énoncé analytique sera vrai en vertu de sa seule forme et des postulats de signification du langage considéré. Par la suite, Quine récusera la distinction analytique/synthétique elle-même, cf. « Deux dogmes de l'empirisme », 1953³⁴. On peut admettre comme analytique l'énoncé logique suivant : « Aucun homme non -marié n'est marié » et admettre aussi par substitution l'énoncé « Aucun célibataire n'est marié » au nom du postulat selon lequel « Célibataire = non marié ». Mais ceci suppose pour avoir valeur universelle que l'on puisse définir la signification et la synonymie. Or, la thèse quinéenne de l'indétermination de la traduction l'interdit (cf.

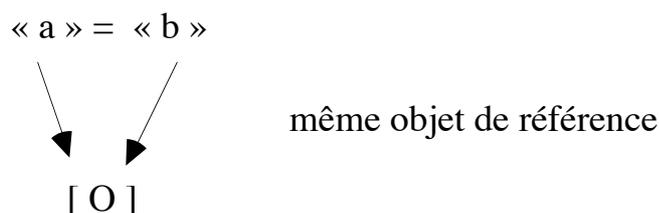
³³. Cf. *Fondements de l'arithmétique*, § 3, p. 127. Bolzano avait déjà auparavant reproché à Kant le caractère psychologique de sa notion d'intuition pure et proposé une définition purement logique de l'analytique.

³⁴. Cf. Sandra Laugier-Rabaté, *L'Anthropologie logique de Quine, l'apprentissage de l'obvie*, pp.149-192, Paul Gochet, *Ascent to Truth, A Critical Examination of Quines Philosophy*, pp. 15-37.

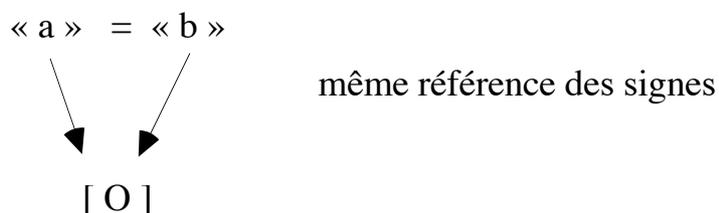
infra, §). L'impossibilité de définir la synonymie interlinguistique rend caduque la thèse carnapienne de l'universalité de la syntaxe logique générale. Pour sa part, le « second » Wittgenstein tenait que nos *certitudes* étaient héritées de formes de vies³⁵.

La question est alors d'expliquer la différence entre $a = a$ et $a = b$, et cette fécondité de l'identité $a = b$. Quelle est la nature des objets de cette relation ? Frege examine successivement trois hypothèses :

1°) Il repart de l'hypothèse de travail de la *Begriffsschrift* : serait en cause l'identité des signes, des noms « a » et « b »³⁶. Ce n'est pas satisfaisant puisque les noms, quoiqu'ils se réfèrent au même objet, sont différents.



2°) la deuxième hypothèse porte sur l'identité de référence des signes, des noms. Mais cette hypothèse est écartée puisque, avant Saussure, Frege a conscience du caractère purement *arbitraire* de la référence. Que a et b réfèrent au même objet n'apprend rien. Par exemple l'identité « Socrate est le maître de Platon » ne relève pas d'une convention arbitraire de nomination, mais d'un fait historique.

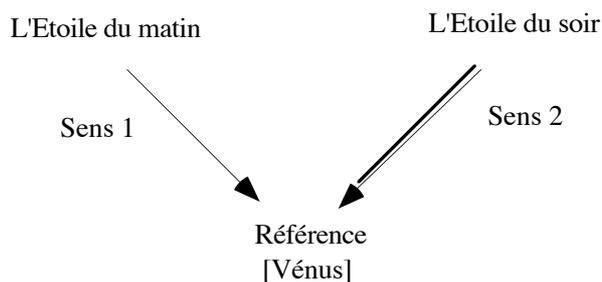


3°) Reste une dernière hypothèse : faire intervenir, outre les signes et leur référence, leur sens. Chaque signe possède un sens particulier. Ce sens est fourni par la langue, « trésor des pensées ». Et ce sens détermine le « mode de donation de la référence » *i.e.* la manière particulière dont on vise l'objet. Les noms « L'Étoile du matin » et « L'Étoile du soir » ont des sens différents qui expriment deux manières de se référer au même et unique objet, la planète Vénus : « L'Étoile du soir » (*Vesper*) a pour sens l'étoile qui se manifeste

³⁵. Cf. *De la Certitude*.

³⁶. Cf. § 8 : « L'égalité de contenu se distingue .../... par le fait qu'elle ne se rapporte pas aux contenus, mais aux noms ».

la première le soir (*Phosphoros/Lucifer* = qui apporte [*fero*] la lumière [*lux*]), alors que « l'Étoile du matin » a pour sens l'étoile qui disparaît la dernière le matin.

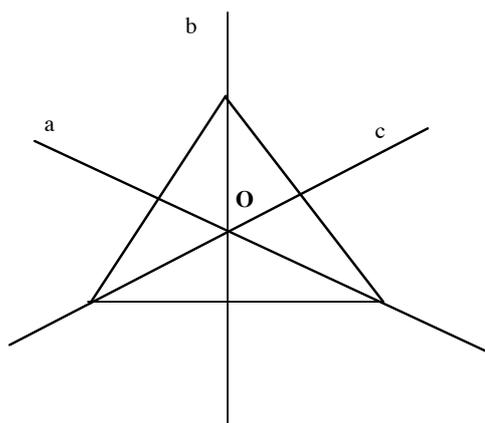


Ainsi, l'identité $a = b$ se fonde sur l'identité de référence, le fait que a et b se réfèrent au même objet. Mais c'est la *différence de sens*, des modes de référence, qui explique la fécondité de l'identité : le fait qu'elle fournisse une connaissance nouvelle. Ainsi, pour les égalités en arithmétique : (cf. J.-L. Gardies, *Fondements sémantiques*, p. 183, 185)

$$7 = \frac{5^2 \times 211 - 4}{753}$$

De même, en géométrie, le point O peut se désigner comme :

- 1° – le point d'intersection des droites a et b ,
- 2° – le point d'intersection des droites b et c ,
- 3° – le point d'intersection des droites a et c .



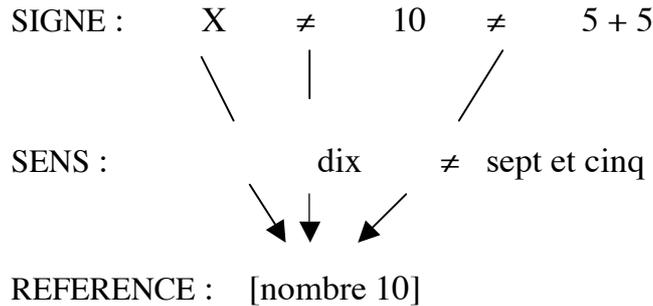
Remarque. : O est le point de gravité : intersection des médianes.

De cette analyse inaugurale, Frege tire une définition du fonctionnement des noms et des propositions :

– Un authentique *nom propre* (simple ou complexe) exprime un *sens* et possède une *référence*, *i.e.* désigne un objet singulier, de nature généralement extra-linguistique. Le nom « L'Étoile du soir » a pour sens l'étoile qui se manifeste la première le soir et a pour référence l'objet astronomique Vénus.

SIGNE = (SENS) ~~REF~~ERENCE : [OBJET]

Ainsi, des signes différents, ayant des sens différents peuvent référer au même et unique objet :



DIFFERENCE DES SIGNES, DES SENS ET DES REFERENCES

Carnap, élève de Frege, interprétera le sens en termes d'*intension* et la référence en termes d'*extension*.

Un contexte est *extensionnel* lorsqu'à travers le sens on vise directement la référence. On peut alors substituer les expressions co-référentielles :

L'Étoile du matin est une planète ∫ L'Étoile du Soir est une planète.

Par contre, dans un contexte *intensionnel* importe le sens, dès lors la co-référence ne suffit plus à assurer l'équivalence *salva veritate*. Dans les deux vers suivants du poème de Lamartine *L'isolement* (1818) :

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,
 Au coucher du soleil, tristement je m'assieds ;

.....

La le lac immobile étend ses eaux dormantes
 où l'étoile du soir se lève dans l'azur

.....

Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé.

Il n'est manifestement plus possible d'opérer la substitution précédente dans la mesure où la temporalité de la manifestation de l'étoile intervient³⁷.

2.1.2. Pensée, valeur de vérité et représentation

Pour Frege, l'analyse du signe ne suffit pas. Il ne peut fonctionner qu'au sein d'une proposition. D'où le *principe du contexte* : « C'est dans le complexe de l'énoncé qu'on doit chercher la signification des mots, non en tant que mots isolés ».³⁸

Reste alors à rendre compte de la signification de la phrase entière, ce que fait Frege en étendant sa définition précédente du signe en termes de sens et référence aux *phrases déclaratives* :

– les phrases déclaratives ont pour sens une *pensée* objective [*Gedanke*]. Par exemple, « la somme des angles d'un triangle est de deux droits » énonce une pensée qui est la même pour tous (par opposition aux différentes représentations subjectives [*Vorstellungen*] qu'elle peut susciter chez chacun) : « Pas plus qu'un promeneur gravissant une montagne ne crée cette montagne par son ascension, l'homme qui juge ne crée une pensée tandis qu'il reconnaît sa vérité »³⁹.

– De même la phrase déclarative a pour référence une *valeur de vérité* : elle est vraie ou fausse.

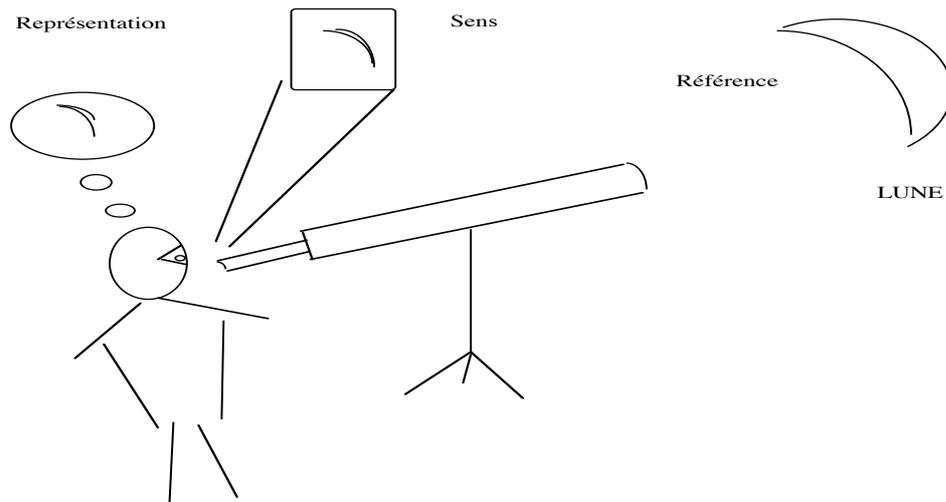
PHRASE DECLARATIVE = (PENSEE) ~~VALEUR DE VERITE~~ : [V/F]

« Je compare la lune elle-même à la dénotation ; c'est l'objet de l'observation dont dépendent l'image réelle produite dans la lunette par l'objectif et l'image rétinienne de l'observateur. Je compare la première image au sens, et la seconde à la représentation ou intuition. L'image dans la lunette est partielle sans doute, elle dépend du point de vue de l'observation, mais elle est objective dans la mesure où elle est offerte à plusieurs observateurs » (« Sens et dénotation », p. 106).

³⁷. À bien y réfléchir, l'exemple de Frege est mal choisi, car en général intervient la dimension temporelle qui rend le contexte intensionnel !

³⁸. Cf. *Fondements de l'arithmétique*, § 60, 61, & 106. Pour Dummett, ce principe fondamental sert à savoir comment les nombres nous sont donnés : en comprenant le sens des énoncés contenant des noms de nombres, cf. « Le principe du contexte » (1993) tr. in *Frege, logique & philosophie*, M. Marion & A. Voizard éd.

³⁹. Cf. *Écrits logiques*, Recherches logiques, la négation, p. 204-5.



Frege adopte un « réalisme platonicien » pour assurer l'objectivité et la communicabilité des sens et des pensées (si les hommes ont des représentations personnelles, ils partagent la même pensée). Il admet ainsi trois mondes⁴⁰ :

Monde intérieur	Monde extérieur	Troisième monde
REPRÉSENTATIONS	OBJETS	PENSÉES
subjectif	réel	objectif
dépendant du sujet	indépendant	indépendant
objet de conscience	objet de perception	objet de jugement

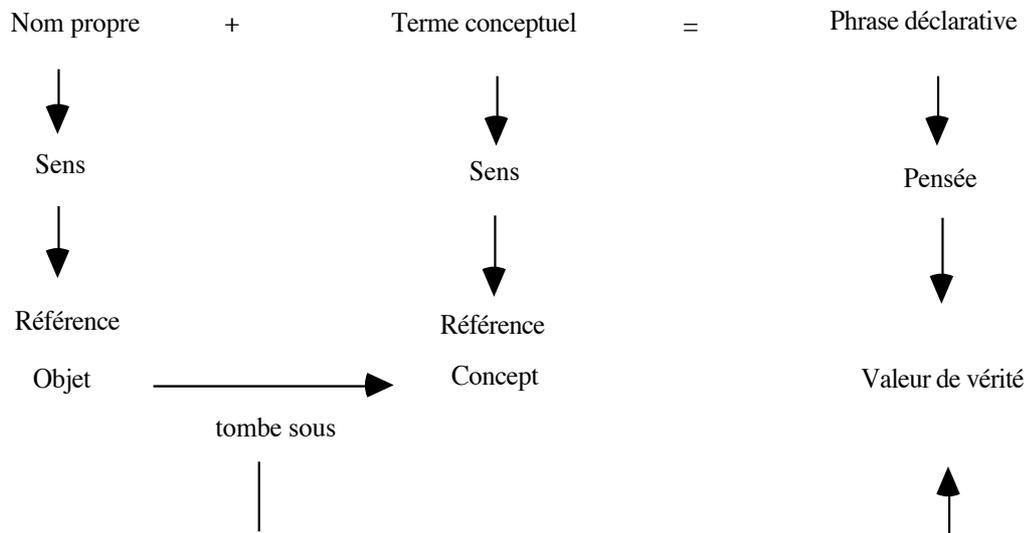
Ainsi, un même énoncé relève-t-il des trois mondes : la *phrase* comme suite de sons appartient au monde sensible, la *proposition* comme contenu de pensée dépend du troisième monde et les *représentations* associées relèvent du monde subjectif.⁴¹

⁴⁰. Cf. *Écrits logiques*, p. 184. Karl Popper reprendra une division semblable en trois mondes : le monde 1 des objets physiques, le monde 2 des expériences subjectives et le monde 3 des théories comme productions de l'esprit humain (il évite ainsi un réalisme platonicien), cf. *La Quête inachevée*, p. 258-9. J. Habermas à sa suite distinguera le *monde objectif*, enjeu de la *dimension téléologique* des conduites humaines ; le *monde social* qui engage la *dimension normative* des actions humaines ; le *monde subjectif* dans lequel s'exprime la *dimension dramaturgique* des comportements humains, cf. *Théorie de l'agir communicationnel*, p. 103-104.

⁴¹. « Les pensées ne sont ni des choses du monde extérieur, ni des représentations. Il faut admettre un troisième domaine. Ce qu'il enferme s'accorde avec les représentations en ce qu'il ne peut pas être perçu par les sens, mais aussi avec les choses en ce qu'il n'a pas besoin d'un porteur

On passe du signe à la phrase affirmative par le *principe de compositionnalité* selon lequel la pensée est fonction des sens des divers signes de la phrase et sa valeur de vérité est fonction de la référence de ces mêmes signes. (sur la tension entre principe du contexte et compositionnalité, cf. F. Rivenc, *La Philosophie anglo-saxonne*, p. 183-6).

SEMANTIQUE DE FREGE



Appliqué à la proposition « L'Étoile du matin est une planète », on obtient :

dont il serait le contenu de conscience. Telle est par exemple la pensée que nous exprimons dans le théorème de Pythagore, vraie intemporellement, vraie indépendamment du fait que quelqu'un la tienne pour vraie ou non. », « Recherches logiques » (1918-19), p. 184.

misère”, il est présupposé que le nom “Kepler” désigne quelque chose. Mais la pensée que le nom “Kepler” désigne un individu n'est pas pour autant contenue dans le sens de la proposition “Kepler mourut dans la misère”. Si tel était le cas, la négation de cette proposition serait non pas “Kepler ne mourut pas dans la misère”, mais “Kepler ne mourut pas dans la misère, ou le nom ‘Kepler’ ne dénote rien”. Bien plus, la présupposition que le nom “Kepler” désigne quelque chose vaut tout autant pour l'affirmation “Kepler mourut dans la misère” que pour l'affirmation opposée » (« Sens et référence », pp. 115-6).

L'épreuve de la négation sert ici à trouver les présuppositions. La thèse traditionnelle remontant à Aristote suppose l'existence de ce dont on parle : « Le ciel est bleu » *implique* que le ciel existe. D'où la subalternation de *Tous* à *Quelques*. Pour Frege, l'existence de la référence n'est pas contenue dans la proposition, elle n'est pas impliquée mais seulement *présupposée* (ce que montre l'épreuve de la négation : la présupposition n'est pas touchée par la négation). « Kepler mourut dans la misère » présuppose que « Kepler exista ». Si la présupposition d'existence n'est pas remplie, alors la proposition n'est *ni vraie ni fausse* : elle n'exprime pas un jugement (sur la présupposition et son usage dans le *cogito*, cf. D. Vernant, *Introduction à la philosophie de la logique*, chap. 6, §§ b & d).

PRESUPPOSITION		POSITION
Kepler exista	Kepler mourut dans la misère	
Vrai	Vrai ou faux	Pensée
Ulysse exista	Ulysse fut déposé sur le sol d'Ithaque dans un profond sommeil	
Faux	ni Vrai ni Faux	Représentation

Cette théorie de la présupposition de référence a deux conséquences majeures :

1° – une conséquence gnoséologique selon laquelle désormais tout énoncé n'est plus nécessairement un jugement. Lorsque la présupposition de référence est remplie, l'énoncé est bien un *jugement* portant sur un objet et est susceptible d'être vrai ou faux. On a affaire alors à l'usage scientifique du langage qui vise une connaissance. Mais lorsque la présupposition de référence n'est pas satisfaite, l'énoncé n'a plus qu'un usage « ludique », esthétique, où seule importent les représentations, les *colorations* subjectives, qu'il évoque.

C'est le cas des discours fictionnel, mythologique, etc. Les énoncés sont alors dénués de valeur de vérité. Russell réagira contre cette limitation de la juridiction de la logique.

2° – une conséquence ontologique : on n'est désormais plus obligé d'assumer la subsistance, l'existence intelligible, des objets fictionnels ou impossibles pour rendre compte de leur sens. Le sens est visée de référence et non la référence elle-même. D'où l'économie ontologique (sur la théorie frégréenne du nom propre et de la présupposition de référence, cf. D. Vernant, *La Philosophie mathématique de Russell*, §§ 28-36).

Deux objections peuvent être faites à cette théorie :

1° – Une objection gnoséologique : contrairement à ce que dit Frege, on peut par exemple énoncer des jugements *vrais ou faux* sur des objets fictifs ou fictionnels, tel « Hamlet est prince de Hombourg ». On peut concevoir d'autres logiques pour les univers fictifs.

2° – Une autre objection, ontologique, consiste à remarquer que Frege ne pousse pas l'économie ontologique jusqu'au bout puisqu'il reste réaliste en admettant un troisième monde (en plus du monde subjectif des représentations et de celui des objets spatio-temporels) : celui des pensées objectives.

Malgré ses insuffisances, l'analyse frégréenne de la signification du signe eut un rôle technique et philosophique crucial. Elle influença Benveniste qui réintroduisit la considération de la référence dans la définition du signe. En philosophie, on a pu considérer que la doctrine husserlienne du noème résulta d'une généralisation de la définition frégréenne du sens. Entre l'acte intentionnel et l'objet, le noème est le contenu de sens. Il a, comme la pensée par opposition à la représentation, un statut d'entité abstraite et objective. Ainsi l'anti-psychologisme de Husserl provient-il de Frege (cf. D. Føllesdal, *Husserl und Frege*, 1958, et cf. D. Fisette, *Lecture frégréenne de la phénoménologie*, 1994).

Développant l'analyse logique de la signification, Russell sera amené à proposer une solution différente de celle de Frege au problème de l'absence de référence.

2.2 LA CONCEPTION RUSSELLIENNE DE LA SIGNIFICATION

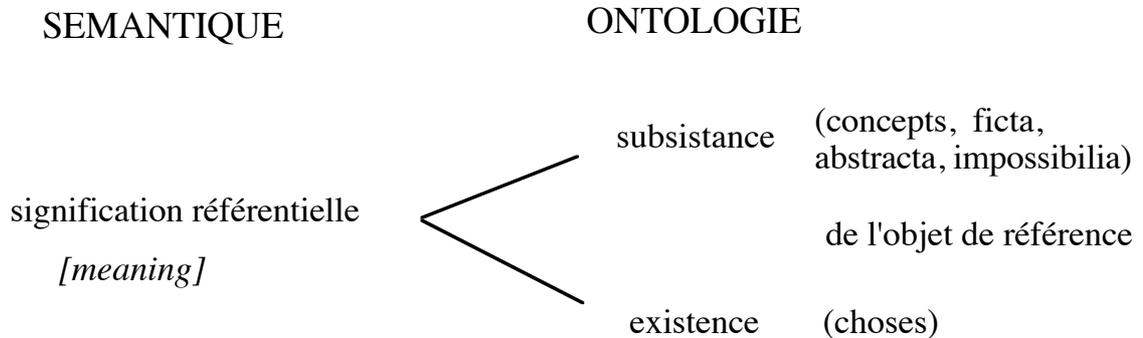
On procédera en deux temps rappelant d'abord sa conception de 1903 puis la novation cruciale introduite en 1905.

2.2.1 La théorie de la dénotation de 1903

Dès 1903, dans les *Principles of Mathematics*, Russell développe une conception strictement référentielle du sens⁴². L'idée est que tout authentique nom possède une

⁴². Pour plus de précisions, cf. notre *La Philosophie mathématique de Russell*, §§ 44-49, pp. 306-332 & notre *Introduction à la philosophie de la logique*, §§ 20-29, pp. 71-96.

référence sous forme de « terme ». Ce *terme* possède une réalité : soit une existence spatio-temporelle, soit une réalité substantielle, intelligible. A la simplicité d'une conception référentielle de la signification répond la complexité d'une ontologie duale et réaliste :



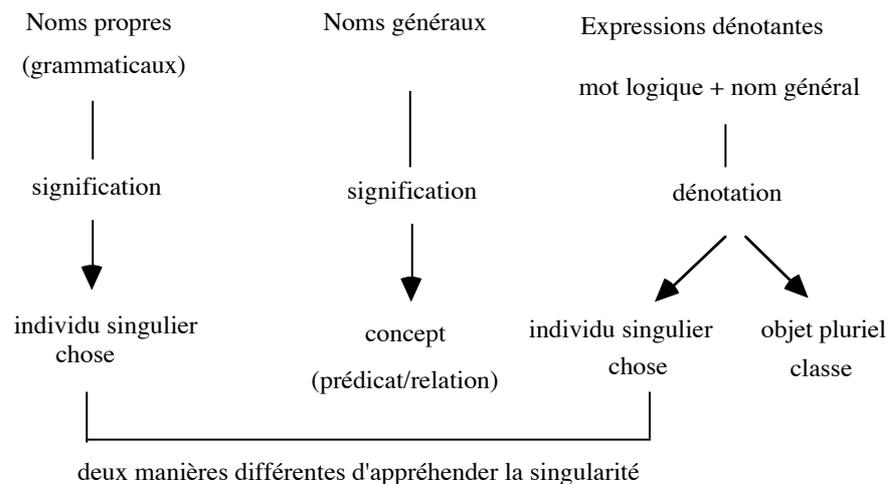
De là découle sa théorie des noms propres et des noms généraux :

– Les *noms propres* (grammaticaux) ont une signification [*meaning*] en ce qu'ils se réfèrent directement à un individu déterminé : une *chose*, ex. *Walter Scott*

– Les *noms généraux* ont aussi une signification [*meaning*] en ce qu'ils signifient les *concepts* au sens large : *prédicats, relations*. Ainsi la relation sémantique fondamentale est la relation de signification.

A cela s'ajoute la dénotation [*denoting*] qui constitue un mode indirect, conceptuel, de référence. Les *expressions dénotantes* mettent en jeu des *mots logiques* en plus des noms généraux. Par exemple, l'expression dénotante « Tous les *F* » dénote une classe, le choix de tous les individus qui possèdent la propriété *F*. « Le *F* » dénote un seul individu. Ainsi, la dénotation est une *référence indirecte*, une opération gouvernée par l'usage des *mots logiques* : tous les, les, un, des, quelques, le, etc.

La théorie russellienne du sens en 1903



Comme dans cette théorie de 1903 la signification est toujours interprétée en termes de référence (directe ou indirecte), la question vive demeure celle de l'*absence de dénotation*. Que se passe-t-il lorsque l'objet dénoté n'existe pas ? En termes platoniciens, comment peut-on parler de ce qui n'est pas ? (*Sophiste*, 241 b, 251, *Théétète*, 189 a,b). Pour Russell, on ne saurait parler que de ce qui est : « "A n'est pas" doit toujours être soit faux soit dénué de sens. Car si A n'était rien, il ne pourrait pas être dit ne pas être ; "A n'est pas" implique qu'il y ait un terme A dont l'être est dénié et donc A est » (*Principles*, p. 449). On retrouve l'adage scolastique : *Non ens est opinabile, ergo non ens est* (On peut parler du non être, donc le non être est)⁴³. Mais ceci suppose toujours un engagement réaliste : tout nom doué de sens a pour signification un objet qui a de l'être. On ne peut donc pas dire « A n'est pas ». La solution est simple, élégante, mais elle a un coût ontologique élevé : il faut admettre un monde des êtres qui comprendra les objets fictifs, *ficta* (Pégase, l'actuel Roi de France, la montagne d'or, etc.) et les objets impossibles, *impossibilia* (la montagne sans vallée, le cercle carré, etc.), les entités abstraites, *abstracta* (objets mathématiques : nombre, classes, etc.). A ce stade, Russell retrouve la tradition la plus classique avec la seule nuance qu'il introduit un mode de désignation particulier : la dénotation.

2.2.2 La théorie des descriptions définies de 1905

En 1905, dans l'article fameux « On Denoting » (trad. dans *Écrits de logique philosophique*) Russell propose une analyse logique des expressions dénotantes qui évite tout engagement réaliste. On a là un « modèle d'analyse philosophique » (Ramsey),

⁴³. Ce contre quoi Aristote avait déjà mis en garde : « Quant au non être, il n'est pas vrai de dire que puisqu'il est objet d'opinion, il est : en effet, l'opinion qui porte sur lui est non pas qu'il est, mais qu'il n'est pas. », *De Interpretatione*, 11, 30, p. 120.

puisqu'il apporte la réponse technique, logique, à la question sémantique de la référence des termes et à celle de leur statut ontologique⁴⁴.

En 1905, la logique nouvelle est alors constituée, et en particulier la théorie de la quantification inventée par Frege. Pour la première fois, Russell utilise cet outil logique comme moyen d'*analyse réductrice* des expressions dénotantes du langage naturel.

Russell distingue les descriptions *indéfinies* introduites par les mots logiques *les*, *quelques*, etc. qu'il réduit sans difficulté à la quantification universelle et existentielle et les descriptions *définies* commençant par l'article défini singulier « le ». C'est sur ces dernières que porte tout le débat. Russell remarque d'abord que l'analyse de ces descriptions définies ne peut être purement grammaticale, car la grammaire ne saurait distinguer entre deux usages de l'expression : « La baleine » :

1° usage générique comme dans « La baleine est un mammifère » qui exprime une *description indéfinie* qui se traduit par $(x)(Bx \rightarrow Mx)$,

2° usage singulier comme dans « La baleine qui vient de s'échouer ... » qui exprime une *description définie* désignant conceptuellement un individu unique.

L'analyse ne peut qu'être logique qui impose pour la description « Le fils de Paul » que Paul ait effectivement un fils et un seul. Deux conditions logiques s'imposent à l'usage des descriptions définies : 1°) l'unicité et 2°) l'existence de l'objet dénoté. On peut alors traduire logiquement « Le fils de Paul » par « Il existe un et un seul individu x tel qu'il est fils de Paul ». Si les deux conditions ne sont pas réunies – si Paul a plusieurs fils ou aucun – le jugement dont la description définie est le sujet apparent est faux. On obtient la *définition logique* suivante :

$$("x)Fx =_{\text{Df}} \exists y [(x) \{Fx \neq (x = y)\}]$$

qui se lit : « "Le x qui a la propriété F " signifie "Il existe un y tel que, quel que soit x , x a la propriété F et x est identique à y " »⁴⁵ et qui peut aussi s'écrire :

$$("x)Fx =_{\text{Df}} \exists x \{Fx \circ (y)[Fy \rightarrow (x = y)]\}$$

Une telle définition est *contextuelle* en ce qu'elle définit l'usage de l'opérateur de singularité (" x "). Mais surtout elle a valeur réductrice, et ce à deux niveaux : sémantique et ontologique.

2.2.2.1 La réduction sémantique

⁴⁴. Pour une analyse détaillée, cf. notre *La Philosophie mathématique de Russell*, §§ 4-11, pp. 30-75.

⁴⁵. Le fait de dire qu'un x quelconque doit être identique à au moins un y constitue la traduction logique formelle de l'unicité.

Une telle analyse réductrice dissout l'*apparence grammaticale* de toute description définie : elle s'avère non pas un nom propre (comme le croyait encore Frege qui en faisait des noms propres complexes), mais une *construction conceptuelle*, purement prédicative. S'instaure une distinction entre apparence grammaticale et fonctionnement logique (qui préfigure la distinction chomskyenne entre structure de surface et structure profonde).

« C'est le mérite de Russell d'avoir montré que la forme logique apparente de la proposition n'est pas nécessairement sa forme logique réelle » Wittgenstein, *Tractatus*, 4.0031.

Dans un jugement complet, la description définie qui en constitue le sujet n'a plus valeur de nom propre, mais simplement de construction conceptuelle qui est « démembrée » et dont les constituants « contribuent à la signification de la proposition entière ». Ainsi, le jugement « L'actuel Roi de France est chauve » s'analyse en :

1°) « Il existe au moins un individu qui est actuellement Roi de France (condition d'existence),

2°) « Il existe au plus un individu qui est actuellement Roi de France » (condition d'unicité) ,

3°) « Il est chauve ».

Ce qui se traduit logiquement par :

$$C\{("x)Ax\} =_{\text{Df}} \exists y [(x) \{Ax \neq (x = y)\} \cdot Cx]$$

où : $C(x)$ = est chauve et $A(x)$ = est actuellement Roi de France. Ce qui s'écrit encore :

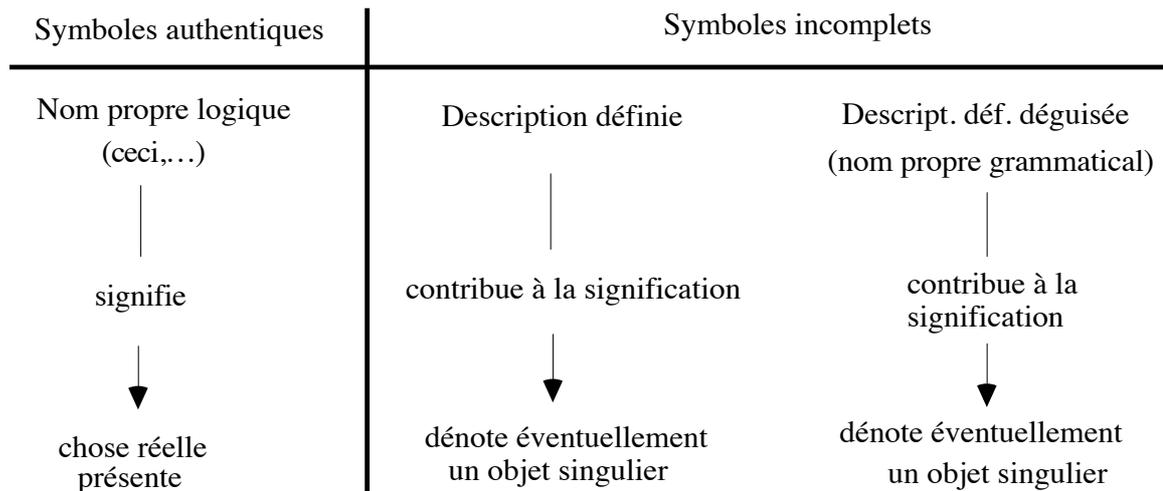
$$C\{["x)Fx] =_{\text{Df}} \exists x \{Fx \circ (y)[Fy \rightarrow (x = y)] \circ C(x)\}$$

Ainsi, les descriptions définies ne sont plus que des *symboles incomplets*, purement syncatégorématiques : « Si le sujet grammatical d'une proposition peut être supposé ne pas exister sans rendre la proposition dépourvue de sens, il est évident que le sujet grammatical n'est pas un nom propre et que, donc, dans tous les cas, la proposition doit pouvoir être analysée de telle manière que ce qui en était le sujet grammatical ait disparu. Donc, quand nous disons : "Le carré rond n'existe pas", nous pouvons lui substituer "Il est faux qu'il y ait un objet x qui soit à la fois rond et carré" » (*Principia Mathematica*).

Cette disqualification des descriptions définies complexes vaut de même pour les *noms propres grammaticaux*.

Pour Russell, les noms propres grammaticaux constituent des descriptions définies cachées. « Apollon » signifie « Le dieu Soleil ». Le seul moyen de désigner directement un individu est un *nom propre logique* : un déictique tels « ceci » ou « cela » qui signifie en ce qu'il désigne directement une chose présente qui ne peut pas ne pas exister lorsqu'on la désigne et que l'on connaît directement [*acquaintance*]. « Ceci » est finalement le seul *symbole authentique* (cf. Annexe, texte n° 5) :

Théorie des descriptions définies – Russell 1905



2.2.2.2 La réduction ontologique

Selon l'analyse grammaticale traditionnelle, la description « L'actuel Roi de France » semblait fonctionner comme un authentique nom propre. Pour sauver son sens, il fallait alors admettre la subsistance de l'objet fictif : l'actuel Roi de France. L'analyse logique de cette description définie *dispense désormais de tout engagement ontologique* : il suffit de chercher dans l'ensemble des individus *actuellement existants* si l'un d'eux est Roi de France. Comme aucun ne l'est, le jugement est simplement faux, comme d'ailleurs le jugement « L'actuel Roi de France n'est pas chauve ». Russell évite ainsi la conséquence de la théorie frégréenne de présupposition de référence qui devait admettre des énoncés ludiques, ni vrai ni faux, échappant à la juridiction de la logique. On retrouve ici une conception déjà proposée par Aristote : « Les expressions "Socrate est malade" et "Socrate est bien portant" sont contradictoires. Mais si Socrate n'existe pas du tout, les deux propositions ne sont pas plus contradictoires, elles sont toutes deux fausses » (*Catégories*, 13 b, p. 65).

Permettant de dispenser des entités fictives, abstraites ou impossibles, la théorie des descriptions définies constitue une application moderne du classique « rasoir d'Occam » qui exprimait une position nominaliste : *Entia non sunt praeter necessitatem multiplicanda* (Il ne faut pas multiplier les entités sans nécessité).

De plus, cette analyse logique des descriptions définies établit l'inanité de l'*argument ontologique*. Elle justifie la critique de Hume : « Dans cette proposition "Dieu est" ou, certes, dans toute autre qui a trait à l'existence, l'idée d'existence n'est pas une idée distincte que nous unissons à celle de l'objet et qui soit capable par son union de former une

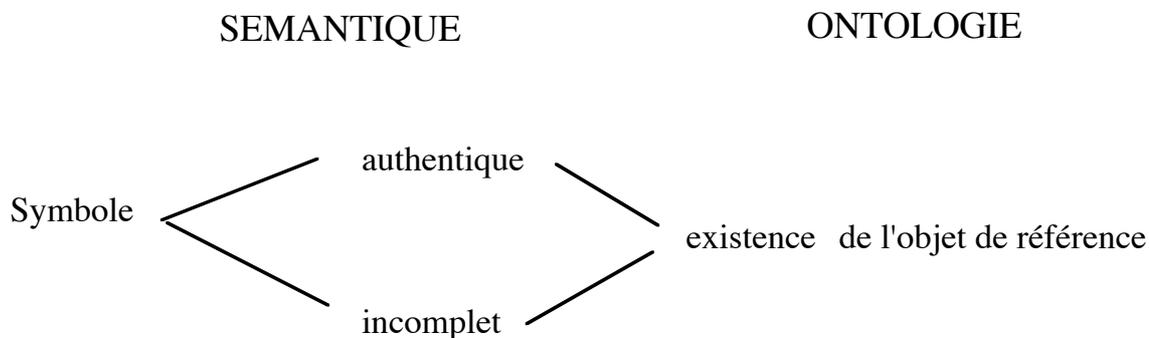
idée composée” (*Traité de la nature humaine*, Section VII, p. 172), reprise par Kant (*L'Unique fondement d'une preuve de l'existence de Dieu*, 1763).

L'existence ne peut *a priori* pas être prédiquée à Dieu. « L'Être parfait » est une description définie qui se réduit à « Il existe un et un seul individu qui est parfait », et l'attribution d'existence n'est que l'explicitation de la quantification existentielle contenue dans la description. Tout jugement sur l'Être parfait est vrai si et seulement si dans le domaine des individus existants on peut en trouver un qui soit parfait. Sa valeur de vérité dépend donc d'un constat ou d'une croyance mais en aucun cas d'une démonstration logique.

Comme l'affirmait Pascal contre Descartes, l'existence de Dieu ne se prouve pas, elle s'éprouve ; elle dépend non de la raison, mais du cœur. De façon générale, l'existence n'est pas la propriété d'un objet (la grammaire est vicieuse), mais une propriété de prédicat. Elle signifie simplement qu'un concept, une fonction est satisfaite par au moins un individu, un objet (sur cette question de l'existence en philosophie de la logique, cf. D. Vernant, *Introduction à la philosophie de la logique*, §§ 26-31).

Conclusion

Cette théorie des descriptions définies produit un résultat inverse de la théorie du *meaning* de 1903 dans la mesure où la simplicité ontologique est obtenue au prix d'une complexification de la sémantique :



Reste que si Russell, en disqualifiant les descriptions définies et les noms propres grammaticaux se dispense des *ficta*, *abstracta* et *impossibilia*, il n'en adopte pas en général une position nominaliste. Les descriptions sont des constructions symboliques utilisant des concepts (ex. circulaire et carré dans « Le cercle carré »). Or, pour Russell ces concepts (prédicats et relations) demeurent des réalités intelligibles, des universaux (cf. *Problèmes de philosophie*, 1912).

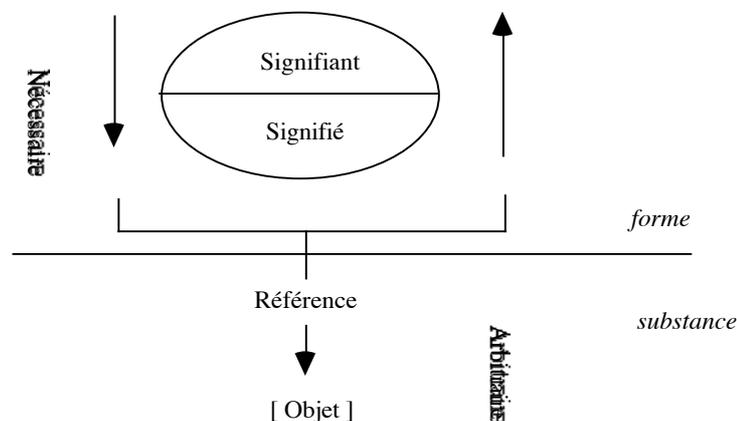
Par la suite, il poursuivra son effort nominaliste en réduisant les concepts à un seul : la relation de ressemblance. Si bien qu'au total, son ontologie demeurera toujours duale : si les individus n'auront qu'une existence spatio-temporelle, les concepts subsisteront. La

théorie des descriptions définies aura surtout pour intérêt de dispenser de tout engagement sur les objets logico-mathématiques (cf. D. Vernant, *La Philosophie mathématique de Russell*).

2.3 L'ARBITRAIRE DU SIGNE REVISITE PAR BENVENISTE

Les analyses sémantiques inaugurées par Frege et Russell présentent l'intérêt évident d'introduire la considération de la référence initialement exclue par Saussure de la définition du signe. En plus de sa valeur différentielle, le signe possède une *signification* qui réside dans son rapport référentiel à un objet du monde. Retenant la leçon des logiciens sur ce point comme sur d'autres, Émile Benveniste amenda la définition saussurienne du signe en faisant place à la référence et en situant l'*arbitraire* du signe non au niveau de la relation – nécessaire en chaque langue – entre signifiant et signifié, mais entre le signe et son objet de référence. Si en Français, le signifiant « sœur » est consubstantiellement associé à l'image acoustique s-ö-r (il y a symbiose dans la conscience du locuteur : pas de concept innommé. La pensée se fait dans et par la langue), par contre, la relation du signe à l'individu sœur est arbitraire, conventionnelle, ainsi qu'en témoigne le fait qu'en Anglais, par exemple, au même individu correspond le signe « sister ».

« Entre le signifiant et le signifié, le lien n'est pas arbitraire ; au contraire, il est nécessaire. Le concept (« signifié ») « bœuf » est forcément identique dans ma conscience à l'ensemble phonique (« signifiant ») böf. Comment en serait-il autrement ? Ensemble les deux ont été imprimés dans mon esprit ; ensemble ils s'évoquent en toute circonstance. .../... Ce qui est arbitraire, c'est que tel signe, et non tel autre, soit appliqué à tel élément de la réalité, et non à tel autre. En ce sens, et en ce sens seulement, il est permis de parler de contingence, et encore sera-ce moins pour donner au problème une solution que pour le signaler et en prendre provisoirement congé » (*Problèmes de linguistique générale*, chap. IV : « La nature du signe linguistique », pp. 51-52).



Ainsi, en des termes nouveaux, l'approche sémantique permettait de conceptualiser logiquement l'antique questionnement sur les rapports des mots aux choses, des propositions au faits, du langage au monde. Comme l'analyse syntaxique, logique et linguistique, résolvait la question des rapports entre mots et idées, langue et pensée, il semblerait que l'on ait atteint le terme de notre enquête sur la signification. Il n'en est cependant rien, car n'était pas prise en compte la fonction communicationnelle du langage. Les analyses syntaxiques et sémantiques demeurent des abstractions tant qu'elles ne sont pas complétées par une interrogation pragmatique sur *l'utilisation* effective du langage par des interlocuteurs en des situations déterminées pour des fins précises.

2. 4 STRUCTURE ET REALITE

On l'a vu, Saussure excluait délibérément toute référence à l'objet extra-linguistique pour éradiquer la conception naïve d'une langue comme nomenclature de noms se rapportant à des objets pré-existants.

Benveniste rappelle opportunément qu'on ne peut faire l'économie de la question de l'objet et du réel. L'erreur serait toutefois de réintroduire l'objet comme seul et simple référent du signe isolé⁴⁶. Les objets n'ont pas d'existence en soi, donnés pré-découpés de toute éternité⁴⁷.

Le découpage structural de la langue, assurant l'association des images acoustiques et des concepts, distingue les objets et découpe le réel. La question de la référence doit se donc se traiter de façon structurale.

– L'hypothèse Sapir-Whorf

Edward Sapir, linguiste et ethnologue, a proposé dans les années Trente de considérer la langue comme le facteur déterminant de la culture et de la représentation du monde d'un peuple : « En fait, le "monde réel" est, pour une large part, inconsciemment fondé sur les habitudes linguistiques du groupe. Il n'existe pas deux langues suffisamment similaires pour que l'on puisse les considérer comme représentant la même réalité sociale. Les

⁴⁶. Pour une critique de la critique par Benveniste de Saussure, cf. Simon Bouquet : « Benveniste et la représentation du sens : de l'arbitraire du signe à l'objet extra-linguistique ».

⁴⁷. Cf. aussi Cassirer : « Au lieu de commencer par l'univers physique ou métaphysique, nous choisissons pour point de départ le monde humain de la civilisation. Il est évident que ce monde n'existe pas comme une chose toute faite. Il doit être construit ; il doit être édifié par un effort continu de l'esprit humain. Le langage, le mythe, la religion, l'art, la science en sont rien d'autre que les étapes individuelles accomplies dans cette direction. Ce ne sont en effet que différentes escales ou relais sur notre route vers l'objectivité. », « Langage et art », II, in *Ecrits sur l'art*, tr. fr. F. Capeillères & al. Paris, Cerf, 1995.

mondes dans lesquels vivent les différentes sociétés sont des mondes distincts et non pas seulement le même monde sous des étiquettes différentes »⁴⁸.

À sa suite, son élève B.L. Whorf⁴⁹ émit l'hypothèse d'un *relativisme linguistique* : la diversité des langues produit la diversité des visions du monde, Ce qu'il vérifia en étudiant la langue et les représentations des indiens Hopi. « Le monde se présente à nous comme un flux kaléidoscopique d'impressions que notre esprit doit d'abord organiser, et cela en grande partie grâce au système linguistique que nous avons assimilé »⁵⁰. Ceci ne doit pas toutefois être interprété de façon idéaliste : la réalité est donnée et les processus perceptifs sont universels.

*C'est notamment manifeste si l'on considère le découpage des couleurs. Comme l'établit bien Gleason, la discrétisation du *continuum* du spectre des couleurs dépend d'un choix « conventionnel » d'un vocabulaire des couleurs (cf. Annexe 6). Si le Français distingue six couleurs fondamentales, le Chona, langue de la Zambie en distingue trois et le Bassa, langue du Liberia seulement deux.

*De même, à titre de cas particulier, Benveniste a établi la dépendance des catégories de la philosophie aristotélicienne à l'égard des catégories linguistiques de la langue grecque⁵¹.

– Quine : l'indétermination de la traduction

Cette conception relativiste pose la question de la traductibilité des langues éloignées. Si les langues diffèrent grandement et si elles produisent des univers différents comment traduire l'une dans l'autre ? Pour Quine, l'idée qu'il y aurait en soi des significations universelles est un *mythe*. Dès lors, la traduction n'est plus automatique. Considérant le cas extrême de la traduction radicale d'un idiome inconnu, il montre que rien ne permet d'attester les *hypothèses analytiques* de traduction le terme « gavagai » que l'on traduira par lapin désigne-t-il l'objet lapin, une partie de lapin, un segments temporel de lapin, la fusion de tous les lapins, le concept de « léporité », etc. (cf. Annexe 7). Rien ne permet de le dire, la référence reste inscrutable, partant, la traduction indéterminée. Traduire, c'est projeter nos schèmes référentiels, notre ontologie d'arrière-plan, sur une langue étrangère⁵². C'est, comme le dira Wittgenstein, participer à une forme de vie.

*Arbitraire de la catégorisation selon les langues.

⁴⁸. *Language*, 1929, N.-Y., Harcourt, Brace & World, tr. *Linguistique*, Ed. Minuit, 1968, p. 132. Déjà, à la fin du XVIII^e siècle, Herder soutenait que le langage modelait la pensée et la déterminait historiquement et culturellement.

⁴⁹. Alors qu'il travaillait initialement dans les assurances, Whorf fit le constat d'un incendie provoqué par des ouvriers qui fumaient à proximité d'un bidon d'essence marqué « vide ». Ceci le conduisit à réfléchir sur l'influence du langage sur le comportement.

⁵⁰. *Linguistique et anthropologie*, p. 130.

⁵¹. Cf. « Catégories de pensée, catégories de langue », *Problèmes de linguistique générale*, ch. VI, p. 63-74.

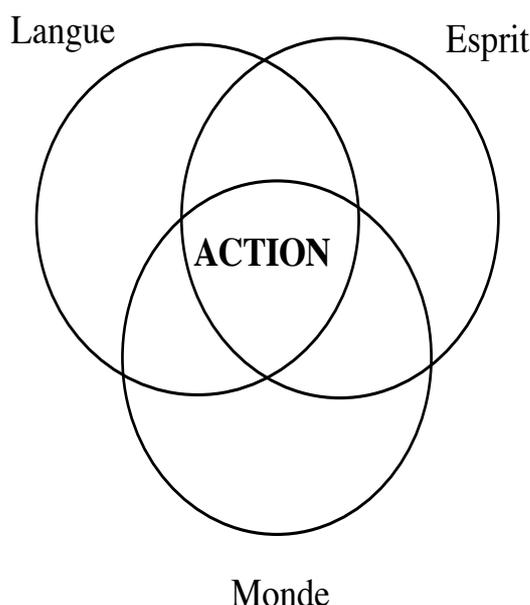
⁵². Cf. Denis Vernant, *Introduction à la philosophie de la logique*, ch. 2, p. 59-63.

Un tel choix conventionnel se justifie *in fine* par les nécessités de l'action sur le milieu. En soi arbitraire, toute classification se justifie par ses finalités actionnelles.

Si pour le biologiste, la baleine est un mammifère comme un autre, pour le chasseur Inuit importe le fait que, comme les poissons, elle vit dans l'eau et nage. « Des systèmes différents servent des intérêts différents. .../...La biologie place donc les baleines et les thons dans des classes différentes. Mais quand nos intérêts sont de sauver, de capturer ou de tuer des bêtes, nous devons savoir où les trouver. La question de leur habitat naturel est alors beaucoup plus importante »⁵³.

L'éthologie nous apprend que chaque type d'organisme construit son propre environnement en instaurant des transactions spécifiques avec le monde⁵⁴. Il n'en va pas différemment pour l'homme à l'exception notable que le rapport actionnel organisme/environnement est médiatisé et réfléchi par la culture et d'abord le langage. Les mondes résultent d'un processus d'inter et de transactions communes.

Ainsi, le rapport au monde met en jeu la relation entre pensée et langue suturée par l'action⁵⁵ :



2. 5 LA DEFINITION LOGIQUE DE LA VERITE PAR TARSKI

⁵³. Goodman N. & Elgin C.Z., *Reconception en philosophie*, ch.1, p. 12.

⁵⁴. Cf. J. von Uexhüll, *Mondes animaux et mondes humains*.

⁵⁵. Simon Bouquet, *art. cit.*, suivant de près Saussure, ne fait intervenir que la langue, l'esprit et le monde.

Sur l'exemple de l'analyse russellienne des descriptions définies, on constate que la problématique de la référence est inséparable de celle de la vérité (en fait, Russell réduit la question de l'engagement sur l'objet de référence à celle de la vérité d'un jugement). Comment alors définir la vérité, concept fondamental de toute sémantique ? (cf. P. Engel, *La Vérité, réflexions sur quelques truismes*).

Alfred Tarski, dans son article « *Le concept de vérité dans les langages formalisés* » de 1933, repris dans « *La conception sémantique de la vérité et les fondements de la sémantique* » en 1944, propose de définir la vérité : « Il s'agit en effet – compte tenu de tel et tel langage – de construire une définition de l'expression “proposition vraie”, définition qui soit matériellement adéquate et formellement correcte ».

Il procède en trois temps :

- 1°) Il pose une condition d'adéquation matérielle de la définition,
- 2°) puis une condition de correction formelle,
- 3°) Il définit la vérité en termes de satisfaction.

1°) Pour Tarski, toute définition *matériellement adéquate* de la vérité doit avoir pour conséquences toutes les instances de la convention *T* suivante (où *X* est le nom qui désigne la proposition *p*) : X est vraie si et seulement si *p* .

Tarski ne définit pas la vérité directement, mais l'extension du prédicat de vérité. La définition adéquate du prédicat de vérité pour un langage *L* doit décrire toutes les propositions vraies de *L*.

La vérité est propriété d'une proposition qu'il faut nommer. Plusieurs stratégies sont possibles. On peut construire le *nom structural* de la proposition. Par exemple, le nom structural de « la neige est blanche » est composé de la lettre *l*, puis de la lettre *a*, puis un espace, puis *n*, etc. Mais la manière la plus simple de désigner la proposition en question consiste à la mettre entre guillemets : « la neige est blanche » (*suppositio formalis*) : les guillemets créent le nom d'un objet linguistique. L'homme meurt, mais « la mort » ne meurt pas, *dixit* Russell. Appliquée à cette proposition, l'instance de la convention *T* s'écrit :

« La neige est blanche » est vraie si et seulement si la neige est blanche.⁵⁶

Ceci explique comment on utilise le prédicat « vrai ». C'est un prédicat *métalinguistique* qui ne s'applique pas à des objets matériels mais à des entités linguistiques ou langagières. Autrement dit, un fait (un état de choses) n'est pas vrai, il est ou il n'est pas. En revanche, la proposition qui décrit ce fait est vraie ou fausse. La vérité s'applique à des objets linguistiques.

⁵⁶. Cette définition a la forme équivalentielle héritée de Lesniewski. En utilisant l'équivalence, la définition devient thèse du système.

2°) La condition de *correction formelle* va porter sur la structure du langage en cause. Comme le prédicat « vrai » porte sur des phrases ou des propositions, la vérité est relative à un langage, il n'y a plus de vérité absolue, plus de vérité en soi. Elle porte sur des phrases d'un langage déterminé. Pour que la définition de la vérité soit correcte formellement, il faut imposer au langage en question deux contraintes :

a) – que ce langage ne soit pas *sémantiquement clos* : il ne doit pas contenir le concept de vérité, de fausseté et le système de référence aux expressions car alors il engendrerait les paradoxes sémantiques, tel le menteur.

En toute rigueur, on ne peut pas utiliser le langage naturel pour obtenir une définition correcte de la vérité, car le langage naturel est sémantiquement clos puisqu'il contient les notions sémantiques qui engendrent les paradoxes sémantiques. Il est donc nécessaire de faire appel à un langage logique hiérarchisé en *langage* et *métalangage*. Si le langage contient les propositions en question, le métalangage contient les notions sémantiques, dont le concept de vérité. On évite ainsi les paradoxes sémantiques. Dans la Convention T , X appartient au métalangage et p au langage-objet.

Supposons que l'on ne respecte pas cette hiérarchisation, on engendre facilement une contradiction du type du paradoxe sémantique du menteur. Par exemple, si on admet la proposition A suivante :

A : A est fausse

on pourra écrire, par simple application de la convention T :

A est vraie si et seulement si A est fausse !

b) – seconde contrainte, il faut que le langage soit *formellement spécifiable*. Il faut qu'on puisse construire *récursivement* l'ensemble des formules bien formées du langage. Aussi faut-il se donner explicitement une syntaxe du langage, c'est-à-dire les règles récursives de construction des formules bien formées. On dispose ainsi d'un langage qui n'est pas fini et qui répond à une syntaxe logique. On maîtrise alors totalement ce langage.

3°) Ces deux conditions étant remplies, Tarski définit la vérité à partir du concept de satisfaction.

La fonction $F(x)$ peut être satisfaite ou non, les objets qui la satisfont composent la classe déterminée par cette fonction. De même, une relation $R(x,y)$ est satisfaite par un ensemble de couples d'individus ($\langle a,b \rangle, \dots$). Ainsi, la satisfaction est une relation entre des objets, des couples d'objets ou des séquences d'objets (plus de deux). Exemple : La fonction « x conquiert la Gaule » est satisfaite par César. « Être l'auteur de » est satisfaite par des couples $\langle \text{Sartre}, \text{La Nausée} \rangle, \text{etc.}$.

Cette satisfaction va permettre de déterminer les fonctions élémentaires. A cela, il faut ajouter tous les opérateurs logiques qui, à partir des fonctions élémentaires, permettent de construire les fonctions complexes (d'où l'importance de la syntaxe logique). On peut alors, à partir de la satisfaction, définir récursivement la vérité des propositions complexes (cf. notre Introduction à la logique standard, § 2.3.1). On aboutit à l'idée de *réalisabilité* et de *validité* pour un *modèle* (c'est ce qu'on appelle la théorie des modèles). Dans un modèle donné, une proposition complexe est réalisable si l'interprétation dans le modèle la rend vraie, et la proposition est valide si elle vaut pour tous les modèles.

Ainsi, à partir de l'idée de satisfaction, on définit l'idée de réalisabilité et de validité, c'est-à-dire de vérité logique. Cela a une conséquence philosophique importante : si on définit la validité à partir de la satisfaction, on en reste à une conception extensionnelle de la vérité : on ne peut pas définir les *contextes intensionnels* comme les contextes de croyance. Supposons qu'on dise « A croit que tous les corbeaux sont blancs ». Il est clair que la vérité de cette proposition ne dépend pas de ce que les corbeaux satisfassent ou non la fonction « être blancs », mais ce que l'individu en question croit ou non que les corbeaux sont blancs.

Ainsi, cette définition logique de la vérité ne peut s'appliquer directement au langage naturel, ne serait-ce que parce que le langage, si on n'y prend garde, conduit directement aux paradoxes sémantiques et parce qu'il autorise les contextes intensionnels. (Toutefois, le logicien américain Davidson a tenté d'utiliser cette définition formelle de la vérité pour l'appliquer au langage naturel et de rendre compte de la signification en terme de vérité, cf. P. Engel, *Davidson et la philosophie du langage*; F. Rivenc, *Sémantique et vérité, de Tarski à Davidson*).

– Neutralité philosophique de la définition tarskienne

Au début de son article de 1933, Tarski fait référence à Aristote et à sa définition de la vérité en termes de correspondance : « une proposition est vraie si et seulement si elle décrit un fait ». Tarski dit qu'il s'est inspiré de cette intuition initiale pour construire sa définition. De nombreux lecteurs ont conclu un peu vite que la définition formelle de Tarski est une définition correspondantiste. Selon cette lecture, la convention *T* s'interprète ainsi : « “la neige est blanche” est vraie si et seulement si la neige est blanche », c'est-à-dire si on peut constater l'état de choses en question, s'il y a bien correspondance entre la phrase et le fait. C'est comme cela que Popper a interprété la définition de Tarski. Victime du préjugé correspondantiste, Popper affirma péremptoirement que Tarski avait réhabilité : « la théorie de la vérité objective ou absolue comme correspondance, qui était devenue suspecte. Il a en effet revendiqué le libre usage de la notion intuitive de la vérité comme accord avec les faits » ! (in *Conjectures et Réfutations*, p. 331).

Si Tarski part de l'intuition aristotélicienne à titre heuristique, il aboutit à une définition purement logique et philosophiquement neutre. Cela ne veut pas dire qu'elle récuse l'interprétation correspondantiste. Comme on vient de le voir, une telle interprétation est parfaitement possible. Mais, et c'est là l'essentiel, *d'autres sont tout aussi possibles*. La définition formelle de Tarski autorise plusieurs interprétations. En cela, elle s'avère *philosophiquement neutre* : « En fait, la définition sémantique de la vérité n'implique rien concernant les conditions sous lesquelles une phrase telle que “La neige est blanche” peut être assertée. Elle implique seulement que toutes les fois que nous assertons ou rejetons cette phrase nous devons être prêts à asserter ou à rejeter la phrase : “La phrase ‘La neige est blanche’ est vraie” », cf. « The Semantic Conception of Truth and the Foundations of Semantics », p. 361).

Elle n'impose aucune condition particulière à l'assertion de la phrase « la neige est blanche ». Elle signifie que lorsqu'on asserte la phrase « “La neige est blanche” est vraie », alors, on est prêt à asserter la phrase « la neige est blanche ». Cette définition est philosophiquement neutre car elle n'engage pas sur les conditions de l'assertion (asserter : poser la vérité d'une phrase déclarative, s'engager sur la vérité de cette phrase). La définition reste philosophiquement neutre puisqu'on ne dit pas à quelle condition on asserte la phrase « la neige est blanche ». Il convient donc de distinguer la question sémantique d'une *définition* du prédicat de vérité de celle, gnoséologique, de l'élaboration d'un *critère* de vérité⁵⁷.

In fine, la théorie est purement *décitationnelle* puisqu'elle réduit l'attribution de la vérité à une proposition : « “La neige est blanche” est vraie » à l'assertion selon laquelle la neige est blanche. Tenir pour vraie une proposition, c'est simplement avoir des raisons de l'asserter.

⁵⁷. Cf. Roger Martin, *Logique contemporaine et formalisation*, Paris, Puf, 1964, ch. V, p. 92-3 « Quand nous nous demandons si une phrase d'une langue étrangère est vraie au sens usuel du mot, nous commençons par la traduire et nous examinons ensuite si sa traduction est vraie. Nous dirons ainsi que *Es regnet* est une phrase allemande vraie si et seulement s'il pleut...:/... Il est bien évident en effet qu'une définition sémantique de la vérité ne prétend pas tenir lieu de critère de vérité : dire “Es regnet” est vrai si et seulement si il pleut” n'a jamais permis à personne de savoir s'il pleuvait ou non. Il en va de même quand on traduit, non une langue étrangère, mais une langue formelle. On ne peut donc reprocher à la sémantique de ne pas aider à résoudre un problème qui est en dehors de son domaine ».

COMMENTAIRE DE TEXTE : NIETZSCHE

Si l'on parle de la superstition des logiciens, je ne me lasserai jamais de souligner un petit fait très bref que les gens atteints de cette superstition n'aiment guère avouer : c'est à savoir qu'une pensée vient quand « elle » veut et non quand « je » veux, en telle sorte que c'est *falsifier* les faits que de dire que le sujet « je » est la détermination du verbe « pense ».

Quelque chose pense, mais que ce soit justement ce vieil et illustre « je », ce n'est là, pour le dire en termes modérés, qu'une hypothèse, une allégation ; surtout ce n'est pas une « certitude immédiate ».

Enfin, c'est déjà trop dire que d'affirmer que quelque chose pense, ce quelque chose » contient déjà une *interprétation* du processus lui-même. On raisonne, selon la routine grammaticale : « penser est une action, toute action suppose un sujet actif, donc ... » C'est par un raisonnement analogue que l'atomisme ancien plaçait à l'origine de la « force agissante » la parcelle de matière où réside cette force et à partir de laquelle elle agit, l'atome ; des esprits plus rigoureux ont fini par apprendre à se passer de ce dernier « résidu terrestre », et peut-être arrivera-t-on un jour, même chez les logiciens, à se passer de ce petit « quelque chose », résidu qu'a laissé en s'évaporant le brave vieux « moi ».

Par delà le Bien et le Mal, tr. Paris, 10/18, 1975, § 17, p. 48.

INDICATIONS CURSIVES POUR UN COMMENTAIRE DE TEXTE

OBJECTIF GENERAL

Dans notre perspective, il ne s'agit aucunement de faire un exercice d'histoire de la philosophie supposant d'entrer dans les détails de la pensée de l'auteur. Il s'agit au contraire, sur un thème précis relatif au langage, de confronter la pensée d'un auteur, philosophe ou non, avec votre propre conception.

Lorsque l'auteur n'appartient pas à notre *epistemè* on soulignera alors à la fois les convergences éventuelles avec la manière contemporaine d'appréhender le langage et les inévitables écarts tant sur la problématique que la thématique, l'idée étant que si les inquiétudes philosophiques sont pérennes, leur problématisation et thématisation s'inscrit dans une *epistemè* historiquement déterminée (cf. *supra*, § 0.1).

INTRODUCTION

L'introduction ne doit pas être négligée : elle doit nettement indiquer le parcours adopté et ainsi faciliter la lecture du travail. Ne pas avoir peur alors de respecter les contraintes scolaires habituelles :

- Présenter rapidement l'auteur et le situer historiquement,
- préciser le thème considéré comme central,
- annoncer la problématisation par l'auteur (qui revient globalement à indiquer le plan du développement),
- indiquer les thèses qui seront discutées (ce qui annonce la partie critique).

On se demandera donc quelle est la question posée par le texte, quels sont ses présupposés ?, quelle réponse l'auteur apporte-t-il ?, si cette question fait encore problème pour nous ?, si nous épousons encore ses présupposés ?, et si oui, y apportons-nous la même réponse ?

APPLICATION AU TEXTE DE NIETZSCHE

Par delà le Bien et le Mal date de 1886, aurore de notre siècle.

On rappellera que Nietzsche fut d'abord un philologue, d'où son intérêt tout particulier pour le langage (cf. *Le Livre du philosophe*, notes 1872-1875). En ce sens, il est notre contemporain.

On s'interrogera toutefois sur les présupposés qui gouvernent sa dénonciation de la falsification du langage. Cette falsification s'applique ici à un cas précis : le statut du *je*. Sont dénoncés les tropismes « grammaticaux » qui ont conduit à une métaphysique substantialiste ainsi qu'à une philosophie du sujet.

DEVELOPPEMENT

ANALYSE

L'erreur majeure consisterait à faire du texte un simple prétexte à des considérations générales. Il faut au contraire procéder à son *analyse précise* en dégageant son style, sa structure, son mouvement argumentatif. Il importe de souligner les concepts majeurs, les définir en contexte, cerner les thèses et leurs présupposés.

APPLICATION AU TEXTE DE NIETZSCHE

Ce texte est de style argumentatif. Nietzsche n'assène pas ici la thèse comme dans ses aphorismes, mais la déploie progressivement en trois temps (trois premières phrases). Puis (dernière phrase), il cherche à l'explicitier par une analogie avec la physique.

D'emblée, le thème central est introduit : la « superstition des logiciens ». Une superstition n'est pas croyance fautive mais bien une *illusion* plus ou moins volontaire (cf. Freud, *L'Avenir d'une illusion*). Les « logiciens » dont il est question sont, bien entendu, non les pratiquants de la logique moderne inventée par Frege et Russell au tout début du siècle, mais les philosophes et logiciens traditionnels qui se fient au *schéma aristotélicien d'analyse* qui, assimilant grammaire et logique, substantif et sujet, adjectif et attribut, débouche sur une conception substantialiste du monde (toute proposition est censée exprimer l'inhérence du prédicat dans le sujet substantiel).

Le soupçon nietzschéen est dès l'abord pertinent, car un philosophe travaille dans et par la langue. Le philosophe est fils du *logos*. Il doit donc répondre de sa parole, et des outils d'analyse qu'il utilise. Soit il en est conscient et réfléchit le plus possible sur ces schémas pour les maîtriser, soit il se laisse porter par la langue et est victime de sa « grammaire » spontanée. C'est alors qu'on peut parler de superstition : aveuglement par soumission inconsidérée à la langue et à sa logique apparente.

À cette superstition, Nietzsche oppose « un petit fait très bref ». Au discours il objecte la réalité : « une pensée vient quand “elle” veut et non quand “je” veux ». On notera l'usage de guillemets qui signifie, par passage au métalangage, une mise à distance des pronoms personnels, des catégorisations grammaticales standard. Pas de sujet grammatical qui pense. Les « logiciens » usent et abusent ces catégories (cf. Benveniste : « catégories de pensée, catégories de langue », in *Problèmes de linguistique générale*, où il étudie les origines « grammaticales » de la catégorisation philosophique d'Aristote). La falsification est de *vouloir* à tout prix croire que c'est le « Je » qui pense. Que le sujet est maître de sa pensée. S'oppose le fait tout simple que c'est la pensée qui pense : que *ça* pense. Préfiguration du *ça* freudien. La catégorisation grammaticale traditionnelle masque la réalité du procès de pensée. Est dénoncé un abus philosophique des catégorisations superficielles de la langue. Nietzsche fait porter son soupçon sur la grammaire, il « déconstruit » la pensée classique en montrant ses racines grammaticales. On connaît son aphorisme : « Si Dieu est une question philosophique, c'est que c'est un mot de la grammaire ».

Nietzsche préfigure ici l'*epistémè* contemporaine en portant la critique sur le langage, sur son usage spontané. Comme « philosophes du soupçon », il opère une modification radicale de la perception du langage, comme outil qui n'est ni neutre ni transparent (voir *Les Mots et les choses* de Foucault, les deux dernières *épistémé*). Abandon du présupposé cartésien selon lequel l'invention des idées est indépendante du langage, qui n'est que l'expression seconde et secondaire des idées (cf. *supra*, § 0.1).

Nietzsche précise sa thèse révolutionnaire en portant l'attaque contre le sujet philosophique lié à une conception naïve du substantif grammatical. C'est la philosophie cartésienne du sujet qui est en cause.

La grammaire impose un sujet au verbe « pense ». Et derrière le *Je* grammatical se profile l'*ego* cartésien, la *res cogitans*. Chez Descartes, l'*ego* n'est pas une hypothèse, mais un principe, la vérité première. Nietzsche parle ironiquement d'une « hypothèse », d'une « allégation ». Mais la « certitude immédiate », l'évidence d'une expérience intuitive, sans médiation, instantanée, antéprédicative, relève encore de l'illusion. L'exercice de réflexion du sujet ne peut pas être immédiat. Descartes évacue tout, sauf le langage. C'est la « grammaire » du je qui rend possible le sujet cartésien.

3

Nietzsche radicalise sa thèse : on ne peut même pas dire que « quelque chose » pense, que *ça* pense, car c'est encore être victime de la « grammaire » en imposant un substrat au procès de pensée. Quoique l'on fasse, le langage suscite toujours une interprétation, donc une falsification du « petit fait très bref ». Cette interprétation se déroule en une routine automatique, irrésistible, que Nietzsche explicite sous forme de syllogisme en BARBARA :

Penser est une action,
toute action suppose un sujet actif,
donc penser suppose un sujet actif.

Nietzsche ne termine pas le syllogisme pour bien manifester son caractère routinier.

Le fait, le procès de pensée comme tel, est inéluctablement *falsifié* par une «grammaire » qui lui impose un sujet, un substrat.

4

La thèse est maintenant claire. Mais sa radicale nouveauté peut dérouter. Nietzsche tente alors de la justifier par une analogie avec la physique.

La physique atomiste antique, sur le même tropisme, a fait l'hypothèse des *atomes*, indispensables substrats de la force agissante. Mais on a appris en physique à se passer de ce substrat. En physique contemporaine, l'idée de substance n'a en effet plus de sens. Ne sont appréhendées que des relations.

Nietzsche suppose qu'il en sera de même en logique : que l'on s'émancipera de la « grammaire » prédicative imposée par la tradition aristotélicienne. C'est exactement ce que fit la logique moderne en découvrant la spécificité des relations, irréductibles aux prédicats !

Au terme, il n'y a pas plus de moi qu'il n'y a d'atome. Le moi s'évapore, et donc s'écroule la philosophie du sujet. Se manifeste l'opacité foncière du langage qui apparaît comme l'outil privilégié de la pensée, l'instrument inéluctable de toute interprétation. Il convient désormais de s'interroger sur la « grammaire » utilisée, la logique de notre interprétation.

EXAMEN CRITIQUE

L'examen critique consiste à apprécier la pertinence *actuelle* des thèses proposées. On s'interrogera particulièrement sur l'acceptabilité de leurs présupposés.

APPLICATION AU TEXTE DE NIETZSCHE

1

Inutile d'insister sur l'actualité de la critique nietzschéenne du sujet. On rappellera seulement sa postérité chez Freud et ses disciples (cf. B. Ogilvie, *Lacan, le sujet*, PUF, 1987).

Sa critique « grammaticale » du sujet cartésien rejoint l'analyse de Benveniste sur les conditions linguistiques de constitution de la « subjectivité dans le langage » (cf. cours), comme la dénonciation contemporaine de l'oubli cartésien et kantien du langage, et la critique du *cogito* comme vérité pragmatique (cf. D. Vernant, *Introduction à la philosophie de la logique*, §§ 42 à 52).

Nietzsche inaugure une critique thérapeutique de la philosophie qui sera développée par Wittgenstein.

2

Mais si la soupçon que Nietzsche porte nous est contemporain, sa manière de le justifier ne l'est pas encore.

En dénonçant les falsification, Nietzsche inaugure une « activité thérapeutique », mais reste à savoir ce qui fonde cette thérapie, ce qui justifie la critique de la grammaire.

Elle ne s'appuie pas, comme chez les contemporains, sur un usage réformé du langage. Par exemple, le premier Wittgenstein se sert de la logique formelle pour opérer une critique d'un usage naïf du langage. Nietzsche, au contraire, va trouver la justification de sa critique non dans un usage réformé du langage (*i.e.* logique), mais dans l'expérience d'un « petit fait très bref ». Mais quel est ce fait ? De quelle nature est cette expérience ?

Le fait est la manifestation d'une force vitale. En-deçà du rationalisme socratique, on retrouve un rapport à la Vie. La force vitale « pense », affirme son vouloir, sa volonté de puissance. Cette volonté n'est pas unifié, unique, elle se démultiplie. Affirmation dionysiaque d'un pur processus qui échappe à tout sujet.

L'expérience est clairement antéprédicative, non discursive, qui met en jeu tout l'être. Elle est d'ordre mystico-religieuse (influence de Schopenhauer). C'est l'expérience indicible de l'éternel retour. On retrouve ici la vieille opposition discursif/non-discursif, et la valorisation de l'expérience intuitive comme accès direct, immédiat au vrai, à l'essence ! Au *fondement* de la philosophie de Nietzsche, il y a ce type de vérité qui disqualifie toutes les autres connaissances, tous les usages falsificateurs du langage. On retrouve bien le schéma de l'*epistémè* classique, de ce que j'ai appelé philosophie *sur* le langage par opposition à la philosophie contemporaine *du* langage (cf. Intro du cours).

Pour l'*epistémè* contemporaine, le langage est opaque, souvent falsificateur. Mais il ne saurait être question de la disqualifier au nom d'une quelconque intuition. Toute connaissance est discursive et rationnelle (il n'y a pas d'autre mode de connaissance). C'est donc dans le langage que l'on peut critiquer le langage en opposant à un usage spontané un usage contrôlé, éventuellement formalisé. Logique et sémiotique permettent un retour critique sur la « grammaire » naïve du langage. La pensée est langage, la connaissance est symbolique. De même, et Nietzsche est là aussi précurseur, la pensée est action. Mais il ne saurait y avoir d'action sans langage. Une pure action n'a pas de sens (cf. D. Vernant, *Du Discours à l'action*).

CONCLUSION

Ne pas négliger la conclusion qui doit rappeler les grandes étapes de la réflexion, la thèse proposée, ses présupposés et leur examen critique.

APPLICATION AU TEXTE DE NIETZSCHE

Nietzsche propose en trois étapes une thèse radicale, celle du caractère fallacieux de la croyance au sujet. Celle-ci résulterait d'une antique « grammaire » conduisant à assigner un sujet, un agent à toute action. Il lui oppose le « petit fait » qu'est la réalité ultime d'un pur procès de pensée sans sujet, l'expérience d'un vouloir vivre universel.

La dénonciation du rôle métaphysique de la « grammaire », le soupçon jeté sur le langage annoncent l'approche contemporaine, et, par exemple, le « premier » Wittgenstein qui concevait la philosophie comme une activité thérapeutique visant à corriger l'usage défectueux du langage par les métaphysiciens. De même, sa critique virulente de la philosophie du sujet et de la représentation rejoint les thèses centrales de l'*épistémé* contemporaine.

Pour autant, Nietzsche ne saurait être notre contemporain en ce qu'il n'opère pas la réforme du langage au moyen d'un autre langage : la grammaire formelle de la logique

mathématique (cf. Frege, Russell) ou au nom d'une connaissance sur le langage (linguistique pour Saussure et Benveniste, sémiotique pour Peirce, pragmatique pour le « second » Wittgenstein). Il dénonce le rôle falsificateur du langage au nom d'une expérience mystique nous permettant d'accéder à la réalité ultime d'un pur procès de vouloir vivre. En ce sens, il demeure un métaphysicien qui recherche un fondement En-deçà du langage (sur la critique de la philosophie comme recherche du fondement, cf. Peirce et le « second » Wittgenstein).

Si, par certains aspects, Nietzsche préfigure le « tournant linguistique », Nietzsche maintient la distinction entre réalité et discursivité, langage et pensée, langage et action.

*

**

« On a dépouillé le devenir de son innocence lorsqu'on ramené à une volonté, à des intentions, à des actes de responsabilité le fait d'être de telle ou telle manière : la doctrine de la volonté a été principalement inventée à des fins de châtement, c'est-à-dire avec l'intention de trouver coupable/...par conséquent, toute action devait être regardée comme voulue, l'origine de toute action comme se trouvant dans la conscience », *Crépuscule des idoles*.

« Ce monde, c'est le monde de la Volonté de puissance, et nul autre. Et vous-même, vous êtes cette volonté de puissance, et rien d'autre. », *La Volonté de puissance*.

« La croyance au libre arbitre est justement incompatible avec la conception d'un flux continu, homogène, indivis, indivisible : elle suppose que toute action particulière est isolée et indivisible : elle est une atomistique dans le domaine du vouloir et du savoir. », *Humain, trop humain*.

« En vérité, il est difficile de démontrer l'Être et il est difficile de le faire parler. », *Ainsi parlait Zarathoustra*.

ANNEXE 1 RUSSELL Paradoxes et théorie des types

Il me semblait qu'une classe est quelquefois, et quelquefois n'est pas, membre d'elle-même. La classe des petites cuillères, par exemple, n'est pas une petite cuillère de plus, mais la classe des choses qui ne sont pas des petites cuillères est une des choses qui ne sont pas des petites cuillères. il semblait y avoir des cas qui n'étaient pas négatifs : par exemple, la classe de toutes les classes est une classe. [...] Les classes qui ne sont pas membres d'elles-mêmes [...], me semblait-il, doivent former une classe. Je me demandais si cette classe est membre d'elle-même ou non. Si elle est membre d'elle-même, elle doit posséder la propriété déterminante de cette classe, qui est de ne pas être membre d'elle-même. Si elle n'est pas membre d'elle-même, elle ne doit pas posséder la propriété déterminante de la classe, et donc être membre d'elle-même. Donc chaque terme de l'alternative conduit à son contraire et il y a contradiction.

Histoire de mes idées philosophiques, Gallimard, Paris, 1961, pp. 94-5. (Nous corrigeons la fin de la traduction qui était fautive).

Chaque proposition contenant *tous les* [all] affirme que quelque fonction propositionnelle* est toujours vraie, ce qui signifie que toutes les valeurs de ladite fonction sont vraies, et non que la fonction est vraie pour tous les arguments, puisqu'il y a des arguments pour lesquels une fonction donnée est *dénuée de sens* [meaningless], *i.e.* n'a pas de valeur. Ainsi nous pouvons parler du *tout* d'une collection quand et seulement quand la collection forme la partie ou le tout du *domaine de signification* [range of significance] de quelque fonction propositionnelle, le domaine de signification étant défini comme la collection des arguments pour lesquels la fonction en question est signifiante, *i.e.* a une valeur. [...] Un *type* est défini comme le domaine de signification d'une fonction propositionnelle, *i.e.* comme la collection des arguments pour lesquels la dite fonction a une valeur. Quand une variable apparente figure dans une proposition, le domaine de valeurs de la variable apparente est un type, le type étant fixé par la fonction dont "toutes les valeurs" sont concernées. La division des objets en types est rendue nécessaire par les sophismes réflexifs qui autrement surgissent. Ces sophismes, comme nous l'avons vu, doivent être évités par ce qui peut être appelé le "principe du cercle vicieux", *i.e.* "aucune totalité ne peut contenir des membres définis en termes d'elle-même". Ce principe, dans notre langage technique, devient : Tout ce qui contient une variable apparente ne doit pas être une valeur possible de cette variable". Ainsi ce qui contient une variable apparente doit être d'un type différent des valeurs possibles de cette variable ; nous dirons qu'il est d'un type *supérieur*. Ainsi les variables apparentes contenues dans une expressions sont ce qui détermine son type.

*Par exemple, « x est pair » est une fonction propositionnelle qui s'écrit « P(x) ».

« Mathematical Logic as Based on the Theory of Types », (1908), rééd in *Logic and Knowledge*, pp. 74-5.

ANNEXE 2 RUDOLF CARNAP

CRITIQUE DE LA METAPHYSIQUE

Vraisemblablement, la plupart des fautes logiques commises dans les simili-énoncés reposent sur des vices logiques qui sont inhérents à l'emploi du verbe "être" dans notre langue (et à l'emploi des mots correspondants en d'autres langues, du moins dans la majorité des langues européennes). La première faute est liée à l'ambiguïté du verbe "être" qui joue tantôt le rôle de copule pour un prédicat ("je suis affamé"), tantôt celui d'indicateur d'existence ("je suis"). Cette faute est aggravée par le fait que bien souvent les métaphysiciens ne sont pas au clair quant à cette ambiguïté. La deuxième faute tient à la forme du verbe pris dans sa seconde acception, celle d'existence. Cette forme produit l'illusion d'un prédicat là où il n'y en a pas. Or on sait depuis longtemps que l'existence n'est pas un caractère attributif (cf. Kant et sa réfutation de la preuve ontologique de l'existence de Dieu). Mais seule la logique moderne est ici pleinement conséquente. La forme syntaxique dans laquelle elle introduit le signe de l'existence est telle que ce signe ne peut pas se rapporter à des signes d'objets comme peut le faire un prédicat, il ne peut se rapporter qu'à un prédicat (...). Depuis l'antiquité, les métaphysiciens ont presque tous donné dans le piège des simili-énoncés, à cause de la forme verbale, donc prédicative du mot "être" (exemples : "je suis", "Dieu est").

On rencontre un exemple de cette faute dans le *cogito ergo sum* de Descartes. Laissons ici de côté les réserves que suscite le contenu de la prémisse -à savoir notamment : l'énoncé "je pense" exprime-t-il adéquatement l'état de chose en question ou ne comporte-t-il pas plutôt une forme d'hypostase ?-, pour ne considérer les deux énoncés que du point de vue de la logique formelle. Deux fautes logiques essentielles sautent tout de suite aux yeux. La première, dans la conclusion "je suis" : le verbe "être" est sans doute pris ici au sens de l'existence car une copule ne peut aller sans prédicat. On n'a d'ailleurs jamais entendu le "je suis" de Descartes autrement. Mais alors cet énoncé viole la règle logique mentionnée plus haut en vertu de laquelle l'existence ne peut être affirmée qu'en liaison avec un prédicat, non avec un nom (sujet, nom propre). Un énoncé existentiel n'est pas de la forme "a existe" (comme ici dans le "je suis", c'est-à-dire "j'existe") mais : "Il existe une chose dont la nature est telle ou telle". La deuxième faute réside dans le passage du "je pense" ou "j'existe". Si, en effet, de l'énoncé "P(a)" ("a a la propriété P"), on doit déduire un énoncé existentiel, alors ce dernier peut affirmer l'existence relativement au prédicat P et non relativement au sujet de la prémisse. De "je suis un Européen" ne suit pas "j'existe", mais "il existe un européen". Du "je pense" ne suit pas "je suis", mais "il y a quelque chose qui pense".

« Überwindung der Metaphysik durch logische Analyse der Sprache », *Erkenntnis*, vol.II, 1932, 219-241 : « Le Dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du

langage », trad. in *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits*, A. Soulez, PUF, Paris, 1985, 170-171.

ANNEXE 3 RUDOLF CARNAP

QUESTIONS INTERNES/EXTERNES

Le monde des choses.

Prenons comme exemple l'espèce la plus simple d'entités à laquelle a affaire le langage quotidien : le système, ordonné dans le temps et l'espace, des choses et des événements observables. Une fois que nous avons accepté le langage des choses avec son cadre de référence, celui des choses, nous pouvons poser des questions internes et y répondre. Par exemple : « Y a-t-il une feuille de papier blanc sur mon bureau ? », « Le roi Arthur a-t-il existé réellement », « Les centaures et les licornes sont-ils des êtres réels ou simplement imaginaires », ainsi de suite. La réponse à ces questions appelle des recherches empiriques. Les résultats des observations sont évalués selon certaines règles et servent de preuves confirmant ou infirmant les réponses qu'il est possible de donner.../... Le concept de réalité à l'œuvre dans les questions internes est un concept empirique, scientifique, non-métaphysique. Reconnaître quelque chose comme une chose réelle ou un événement réel signifie réussir à l'incorporer dans le système des choses à une position particulière dans l'espace et le temps, de telle façon que cette chose ou cet événement s'adapte aux autres choses reconnues comme réelles selon les règles du cadre de référence.

Nous devons distinguer de ces questions les questions externes, qui portent sur la réalité du monde des choses lui-même. Ces questions, à la différence des premières, ne sont soulevées ni par l'homme de la rue ni par les savants, mais uniquement par les philosophes. Les réalistes donnent une réponse affirmative [à la question de la réalité des choses], les partisans de l'idéalisme subjectif une réponse négative, et la controverse fait rage depuis des siècles sans jamais recevoir de solution. Et elle ne peut en recevoir parce qu'elle est posée de façon incorrecte. «Être réel » au sens scientifique du terme, signifie « être un élément du système » ; ce concept ne peut donc être appliqué de façon signifiante (*meaningfully*) au système lui-même. Ceux qui soulèvent la question de la réalité du monde des choses lui-même ont peut-être à l'esprit non pas une question théorique, comme leur façon de s'exprimer semble le suggérer, mais plutôt une question pratique, une affaire relevant d'une décision pratique concernant la structure de notre langage. Nous devons faire un choix, décider d'accepter ou non, d'utiliser ou non, les formes d'expression dans le cadre de référence en question.

Meaning and Necessity, 1947

ANNEXE 4

GOTTLOB FREGE

Un tableau, en tant qu'il est une chose perceptible par la vue ou le toucher, est-il vrai à proprement parler ? Et une pierre, une feuille, ne sont-elle pas vraies ? Il est évident qu'on n'appellerait pas un tableau vrai s'il n'y avait là une intention. Le tableau doit représenter quelque chose. La représentation n'est pas non plus dite vraie en elle-même, mais eu égard à une intention, à l'idée qu'elle doit s'accorder à quelque chose. On peut donc présumer que la vérité consiste en l'accord d'un tableau avec son objet. Un accord est un rapport. Mais l'emploi du mot « vrai » y contredit : ce n'est pas un terme relatif, et il ne donne aucune indication sur quelque autre chose avec laquelle un objet donné devrait s'accorder. Si je ne sais pas qu'un tableau donné est censé représenter la Cathédrale de Cologne, je ne sais pas à quoi je dois le comparer pour décider de sa vérité. Un accord ne peut être total que si les choses en accord coïncident, donc ne sont pas de nature différente. On doit pouvoir prouver l'authenticité d'un billet de banque en l'appliquant par recouvrement sur un billet authentique. Mais tenter d'obtenir le recouvrement d'une pièce d'or par un billet de vingt marks serait ridicule. Le recouvrement d'une chose par une représentation ne serait possible que si la chose était, elle aussi, une représentation. Et si la première s'accorde parfaitement à la seconde, elles coïncident. Or, c'est précisément ce que l'on ne veut pas quand on définit la vérité comme l'accord d'une représentation avec quelque chose de réel. Il est essentiel que l'objet réel et la représentation soient différents. A ce compte, il n'y a pas d'accord parfait, pas de vérité parfaite. Il n'y aurait donc absolument rien de vrai, car ce qui est à moitié vrai n'est pas vrai. La vérité ne supporte pas le plus et le moins. Pourtant, ne pourrait-on pas poser qu'il y a vérité quand l'accord a lieu sous un certain point de vue ? Mais lequel ? Que faudrait-il pour décider si quelque chose est vrai ? Il faudrait chercher s'il est vrai que, par exemple, une représentation et un objet réel s'accordent sous le point de vue en question. On serait confronté de nouveau à une question du même genre que la précédente, et le jeu pourrait recommencer. Ainsi échoue-t-on à tenter d'expliquer la vérité comme un accord. Mais toute autre tentative pour définir l'être vrai échoue également. Une définition proposerait certains traits caractéristiques du vrai, et dans une application particulière il s'agirait toujours de savoir s'il est vrai que les traits caractéristiques sont constatés. On

tourne en rond. Il est donc vraisemblable que le contenu du mot « vrai » est unique en son genre et indéfinissable.

« Recherches logiques I, la pensée », 1918-1919, tr. fr. Cl. Imbert, *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil, p. 172-173.

ANNEXE 5

BERTRAND RUSSELL

LA THEORIE DES DESCRIPTIONS DEFINIES

Selon la thèse que je soutiens, une expression dénotante est essentiellement une *partie* d'une phrase, et n'a pas, comme la plupart des mots simples, de signification par elle-même. Si je dis "Scott était un homme", c'est là un énoncé de la forme "x était un homme" et qui a "Scott" pour sujet. Mais si je dis "L'auteur de *Waverley* était un homme", il ne s'agit pas d'un énoncé de la forme "x était un homme", et il n'a pas "l'auteur de *Waverley*" pour sujet. [...] Nous pouvons remplacer "l'auteur de *Waverley* était un homme" par "une et une seule entité a écrit *Waverley*, et cette entité était un homme"[...] D'une façon générale, à supposer que nous voulions dire que l'auteur de *Waverley* avait la propriété *f*, ce que nous voulons dire est équivalent à "une et une seule entité a écrit *Waverley*, et cette entité avait la propriété *f*". [...] L'expression *per se* n'a pas de sens, parce que dans n'importe quelle proposition où elle figure, la proposition, une fois pleinement exprimée, ne contient pas l'expression, qui a été disloquée.

« On Denoting », (1905), rééd. in *Logic and Knowledge*, R.C.Marsh, Allen & Unwin, 1956, p. 51, tr. J.-M.Roy, *Écrits de logique philosophique*, pp. 212-3.

ANNEXE 6

GLEASON

LA STRUCTURATION DES COULEURS

Considérons un arc-en-ciel ou le spectre d'un prisme. Sur la bande colorée, le passage d'une couleur à l'autre est progressif, c'est-à-dire qu'en chaque point il n'y a qu'une toute petite différence de couleur avec les points immédiatement voisins. Et cependant un Français qui décrit l'arc-en-ciel parle de teintes telles que le rouge, l'orange, le jaune, le vert, le bleu, l'indigo : la langue découpe la gradation continue de couleur en une série de catégories discrètes. C'est un exemple de structuration du contenu. Rien dans le spectre ou dans la perception qu'en a l'homme n'oblige à le diviser ainsi; Cette méthode spécifique de division fait partie de la structure du français.

Les sujets qui parlent d'autres langues classent les couleurs de bien d'autres manières. Le diagramme suivant donne une idée de la façon dont ceux qui parlent le français, le chona (langue de la Zambie), le bassa (langue du Libéria), divisent le spectre.

	Français	Indigo	bleu	vert	jaune	orange	rouge	
Le sujet qui parle en trois grandes cips ^w uka revient deux seulement parce que les		cips ^w uka		citema	cicena		cips ^w uka	le chona divise le spectre en trois grandes catégories (le terme fois, mais c'est extrémités rouge et
	Bassa	hui			ziza			

Il est intéressant de remarquer que « citema » correspond aussi à « noir », et « cicena » à « blanc ». En plus de ces trois mots, il y a, bien entendu, un grand nombre de termes pour les couleurs plus spécifiques, comme en français on a « écarlate », « vermillon », « pourpre », qui sont des variétés de « rouge ». La convention qui consiste à diviser le spectre en trois parties au lieu de six ne provient pas d'une différence dans la perception visuelle des couleurs, mais représente seulement une différence dans la manière dont la langue classe ou structure les couleurs.

Le sujet qui parle le bassa divise le spectre de façon radicalement différente : en deux catégories seulement. Il y a beaucoup de mots pour désigner les couleurs spécifiques, mais il n'existe que ces deux termes pour les classes générales de couleur. Un Français en conclura aisément que sa propre division en six couleurs fondamentales est meilleure. Dans certains cas, c'est sans doute vrai. Mais, dans d'autres cas, cette division a des inconvénients : les botanistes, par exemple, se sont aperçus qu'elle ne donne pas de généralisation suffisante en ce qui concerne les couleurs des fleurs ; ils constatent que les jaunes, les oranges, les rouges constituent une série et que les bleus, les violets et les rouges violacés en forment une autre. Ces deux séries présentent des différences fondamentales qui doivent être considérées comme essentielles à toute description botanique ? Pour pouvoir décrire les faits de façon économique, on a dû forger deux néologismes génériques : « xantique » et « cyanique » qui correspondent à ces deux séries. Le botaniste parlant le bassa n'aurait pas à le faire, car il dispose des termes « hui » et « ziza » qui divisent le spectre à peu près selon ces deux catégories.

Introduction à la linguistique, p. 9-10.

ANNEXE 7

QUINE

L'INDETERMINATION DE LA TRADUCTION

La traduction qui est pertinente pour notre projet d'élucider la nature de la signification est la traduction radicale, c'est-à-dire la traduction de la langue d'un peuple resté jusqu'ici sans contact avec notre civilisation. La tâche de traduction radicale n'est pas entreprise en pratique sous sa forme extrême, parce qu'on peut toujours recruter l'une ou l'autre chaîne d'interprètes parmi les habitants voisins des archipels les plus éloignés. Mais on s'approche d'autant plus du problème que les secours apportés par les interprètes sont plus pauvres ; aussi on n'a pas manqué de prêter attention aux techniques de la traduction entièrement radicale. J'imaginerai que tout secours d'interprète est exclu. . . . / . . .

Les locutions qui s'imposeront d'abord et le plus sûrement à l'attention du traducteur seront de brefs commentaires d'actualité « chevillés » à des événements présents qui se produisent sous les yeux du linguiste et de son informateur indigène. Un lapin détail dans la garenne à proximité ; l'indigène dit « Gavagai », et le linguiste note dans ses tablettes le mot « Lapin » en face de « Gavagai » ou peut-être « Tiens, un lapin », à titre de traduction provisoire sujette à être testée dans des occurrences ultérieures. . . . /

Considérez, en effet, « Gavagai ». Qui sait si les objets auxquels ce terme s'applique ne sont pas, après tout, plutôt que des lapins, de simples phases ou de brefs segments temporels de lapins ? Dans les deux hypothèses, les situations-stimuli qui portent à acquiescer à « Gavagai » seraient les mêmes que celles qui portent à acquiescer à « Lapin ». Ou peut-être les objets auxquels s'applique le terme « gavagai » sont-ils toutes les diverses parties non détachées de lapins ; à nouveau la signification-stimulus n'enregistrerait aucune différence. Lorsque, à partir de la similitude des significations-stimuli de « Gavagai » et de « Lapin », le linguiste saute à la conclusion qu'un gavagai est un lapin complet durable, il a précisément pris pour assurée l'hypothèse que l'indigène est suffisamment semblable à lui pour avoir un terme général court pour désigner les lapins, et pas de terme général court pour désigner une phase de lapin ou une partie de lapin.

Une autre alternative, compatible également avec notre même vieille signification-stimulus est de prendre « gavagai » comme un terme singulier désignant la « fusion », au sens que Goodman donne à ce mot, de tous les lapins : à savoir cette portion unique, mais discontinue, du monde spatio-temporel qui est constituée par tous les lapins. Ainsi, même la distinction entre termes généraux et termes singuliers est indépendante de la signification-stimulus.

Le Mot et la chose, Montage, p. 60 & 90.

BIBLIOGRAPHIE

- Armengaud F. **La Pragmatique*, Paris, PUF, « Que Sais-je ? », 1985.
- Austin J. L. – *Quand dire, c'est faire*, tr. par G. Lane, Seuil, Points, n° 235, 1991, de *How to do Things with Words*, Oxford U.P., 1962.
– « Performatif-constatif », in *La Philosophie analytique*, p.271 à 304.
- Apel K. O. – *Analytic Philosophy of Language and the Geisteswissenschaften*, Dordrecht, Reidel, 1967.
– *Le Logos propre au langage humain*, tr. Ed. de L'Eclat, Combas, 1994.
- Arnauld A.
& Nicole P. *La Logique ou l'art de penser* (1662), Flammarion, Paris, 1970.
- Aristote *De l'interprétation*, tr. Tricot, Paris, Vrin.
- Bar-Hillel, Y. « Indexical expressions », *Mind*, 1954, rééd. in *Pragmatics of Natural Language*, Dordrecht, North-Holland PC, 1971.
- Barthes R. – *Système de la mode*, Seuil, Points, n° 147, Paris, 1967.
– *Eléments de sémiologie*, Médiations, n° 40, Paris, 1969.
- Benveniste E. *Problèmes de linguistique générale*, I, Gall., Coll. *tel*, n°7, 1966.
- Blanchet Ph. *La Pragmatique*, d'Austin à Goffman, Ed. Bertrand-Lacoste, Paris, 1995.
- Bouquet S. *Introduction à la lecture de Saussure*, Payot, Paris, 1997.
- Bourdieu P. *Ce que parler veut dire, l'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982.

- Boutot A. « Heidegger, philosophe du dialogue », in *Du Dialogue*, D. Vernant (éd.) n° 14, Vrin, pp. 69-86.
- Bühler Karl, « Die Axiomatik der Sprachwissenschaft », *Kant-Studien*, Berlin, 1933, n° 38, p. 19-90.
- Carnap R. – *The Logical Syntax of Language*, London, Routledge & Kegan, 1937, tr. anglaise de l'original allemand de 1934.
– *Introduction to Semantics, Studies in Semantics*, 1942.
– *Meaning and Necessity*, 2^e ed., Chicago, U. P., 1956, tr. F. Rivenc & Ph. de Rouilhan, Gallimard, Paris, 1997.
- « Le dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage », 1932, in *Manifeste du Cercle de Vienne* et autres écrits, A. Soulez, PUF, Paris, 1985.
– « Intellectual Autobiography », in *The Philosophy of R. Carnap*, La Salle, Open Court, 1963.
- Chomsky N. – *Structures syntaxiques*, 1957, tr. Seuil, Points, n° 98, Paris, 1969.
– *Le Langage et la pensée*, Paris, Payot, n° 148, 1970.
- Cossutta F. éd. *L'Analyse du discours philosophique*, Langages, n° 119, 1995.
- Cometti J.-P. « Heidegger et la philosophie du langage », *Revue internationale de philosophie*, 1/1989, n° 168, Heidegger.
- Deledalle G. *Le Pragmatisme*, Bordas, Paris, 1971.
- Derrida J. *Marges de la philosophie*, Minuit, Paris, 1985.
- Dummett M. *Les Origines de la philosophie analytique*, Essais, Gallimard, 1991.
- Engel P. – *Davidson et la philosophie du langage*, PUF, 1994.
**La Vérité, Réflexions sur quelques truismes*, Optiques Philosophie, Hatier, n° 21, 1998.
- Filliettaz L. *La Parole en action*, Éd. Nota Bene, Québec, 2002.
- Fisette D. *Lecture frégéenne de la phénoménologie*, L'Eclat, 1994.
- Foucault M. – *Les Mots et les choses*, Gallimard, Paris, 1966.
– *Archéologie du Savoir*, Gallimard, Paris, 1969.
- Fuchs C.
- & Le Goffic P. *Les Linguistiques contemporaines*, Hachette Supérieur, 1992.
- Freud S. – *L'Interprétation des rêves*, 1900, tr. PUF, Paris, 1967.
– *L'Avenir d'une illusion*, 1948, tr. PUF, Paris, 1971.
- Frege G. – « Sinn und Bedeutung », 1892, tr. Cl. Imbert in *Écrits logiques et philosophiques*, Seuil, Points n° 296, Paris, 1971.

- « Die Verneinung », 1918-1919, tr. in *Ecrits logiques et philosophiques*, pp. 195-213.
Nachgelassene Schriften, Hambourg, F. Meiner, tr. angl. in *Posthumous Writings*, Oxford, Blackwell, 1979.
- Føllesdal D. *Husserl und Frege*, Aschehoug & Co., Oslo, 1958.
- Gleason H.-A. *Introduction à la linguistique*, Paris, Larousse, 1969.
- Goodman N. *Langages de l'art*, 1976, tr. fr. J. Morizot, J. Chambon, 1990.
Manières de faire des mondes, tr. Marie-Dominique Popelard, Nîmes, Ed. J. Chambon, 1992.
- & Elgin C.Z. – *Reconception en philosophie*, tr. fr. J.-P. Cometti & R. Pouivet, Paris, PUF, 1994.
- Grice H. P. – « Meaning », *Philosophical Review*, July, 1957, n°66, p. 377 à 388.
 – « Logique et conversation », *Communications*, n° spécial 30, Seuil, Paris, juin 1979, 57-72, tr. de « Logic and Conversation », 1975.
- Grillo E. **La Philosophie du langage*, Seuil, Mémo n° 77, 1997.
- Guérout M. *Dianoétique*, 1979 & 1984.
- Habermas J. *Théorie de l'agir communicationnel*, Fayard, Paris, 1987.
- Heidegger M. – *Être et Temps*, 1927, tr. Gallimard, Paris, 1964.
 – *Approche de Hölderlin*, 1951.
- Heidsieck F. (dir.) Merleau-Ponty, le philosophe et son langage, *Recherches sur la philosophie et le langage*, n° 15, Vrin, 1993.
- Hénault Anne Histoire de la sémiotique, « Que sais-je ? » n°2691, Puf, Paris, 1992.
- Husserl H. *Recherches logiques*, 1901, tr. PUF, Paris, 1962.
- Jacques F. – *Dialogiques*, Recherches logiques sur le dialogue, PUF, 1979.
 – *Différence et subjectivité*, Anthropologie d'un point de vue relationnel, Aubier-Montaigne, 1982.
- Jakobson R. *Essais de linguistique générale*, tr. Minuit, Paris, 1963.
- Joray P. « Une logique des idées », *Travaux de logique*, n° 9, Neuchâtel, 1994.
- Kant E. – *L'Unique fondement d'une preuve de l'existence de Dieu*, 1763.
 – *Anthropologie du point de vue pragmatique*, 1798, Vrin, 1990.
 – *Critique de la raison pure*, tr. PUF, Paris, 1944.
 – *Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science*, Vrin, Paris, 19 .
- Kerbrat-Orecchioni C.

- *L'Énonciation de la subjectivité dans le langage*, A. Colin, Paris, 1980.
- & Plantin C. – *Le Trilogue*, Lyon, PUL, 1995.
- Lacan J. *Écrits*, Seuil, Points, n° 5 & 21, Paris, 1966.
- Lacoste J. **La Philosophie au XX^e siècle*, Hatier, 1988.
- Laërce D. *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres*, vol. II, Garnier-Flammarion, Paris, 1965.
- Latraverse F. **La Pragmatique*, P. Mardaga, Bruxelles, 1987.
- Laugier S. *L'Anthropologie logique de Quine, l'apprentissage de l'obvie*, Paris, Vrin, 1992.
- Levi-Strauss Cl. – *Les Structures élémentaires de la parenté*, Paris, Puf, 1949.
– *Anthropologie structurale*, Plon, Paris, 1958 & 1973.
– *Race et histoire*, Paris,
- Locke J. *Essai sur l'entendement humain*, Vrin, Paris, 1972.
- Malinowski Bronislaw « The Problem of Meaning in Primitive Languages », *The Meaning of Meaning*, C.K. Ogden & I.A. Richards eds., N.-Y. & London, 1953.
- Marconi D. *La Philosophie du langage au XX^e siècle*, Ed. de l'éclat, 1997.
- Mc Guinness B. « The Mysticism of the *Tractatus* », *Philosophical Review*, vol. 75, 1966.
- M. Marion
& A. Voizard *Frege, logique & philosophie*, éd., L'Harmattan, 1998.
- Meyer M. **La Philosophie anglo-saxonne*, PUF, 1994.
- Merleau-Ponty M. – *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, Paris, 1945.
– *Eloge de la philosophie : « sur la phénoménologie du langage »*, Gallimard, 1953.
– *Visible et l'invisible*, 1964.
- Morris C. « Foundations of the Theory of Signs », *International Encyclopedia of Unified Sciences*, 1938. Neurath, Carnap & Morris, Chicago U.P. pp. 77-138, tr. des 3 premiers §§ in *Langages*, n°35, sept. 1974, 15-21.
- Muller R. *Les Mégariques, Fragments & témoignages*, Vrin, Paris, 1985.
La Philosophie analytique, Cahiers de Royaumont, n°4, Ed. de Minuit, 1962.
- Nietzsche F. – *Le Livre du philosophe*, 1872-5, Bilingue, Garnier-Flammarion, n° 660, 1999.
– *Par delà le Bien et le Mal*, tr. 10/18, Paris, 1973.
– *Le Crépuscule des idoles*, tr. Denoël/Gontier, Paris, 1976.
– *Ainsi parlait Zarathoustra.*, tr. Gallimard, Paris, 1947.
- Normand C., dir., « Saussure et la linguistique pré-saussurienne », *Langages*, n° 49, 1978.

- Ogilvie B. *Lacan, le sujet*, PUF, Paris, 1987.
- Parret H. dir. *La Communauté en paroles, Communication, consensus, ruptures*, Mardaga, Bruxelles, 1991.
- Petit J. L. – *L'Action dans la philosophie analytique*, PUF, Paris, 1991.
- Peirce C. S. – *Collected Papers*, vols 1-6, 1931-35, Harvard U.P.
– *Ecrits sur le signe*, tr. par G. Deledalle, Seuil, Paris, 1978.
– « Comment rendre nos idées claires ? », in *Revue philosophique*, 1879.
- Popelard M.D.
& Vernant D. – **Les Grands courants de la philosophie des sciences*, Seuil, coll. Mémo, n° 58, Paris, 1997.
– *Éléments de logique*, Seuil, coll Mémo, n° 101, Paris, 1998.
- Popper K. – *Conjectures et Réfutation*, Paris, Payot, 1985.
- Propp V. *Morphologie du conte*, Point n° 12, Seuil, Paris, 1965.
- Proust J. *Questions de formes, logique et proposition analytique de Kant à Carnap*, Fayard, Paris, 1986.
- Recanati F. – *La Transparence et l'énonciation*, Seuil, Paris, 1979.
– *Les Énoncés performatifs*, Ed. de Minuit, Paris, 1981.
- Ricœur P. – *Le Conflit des interprétations*, Seuil, Points, n° 298, Paris, 1969.
– *La Métaphore vive*, Seuil, Points, n° 347, Paris, 1975
– *La Sémantique de l'action*, Paris, CNRS, 1977.
– *Du Texte à l'action*, Seuil, Points, n° 3770, Paris, 1986.
– *Soi-même comme un autre*, Seuil, Points, n° 330, Paris, 1990.
- Rivenc F. *Sémantique et vérité, de Tarski à Davidson*, PUF, 1998.
- Rorty R. *The Linguistic Turn*, Chicago U. P., 1967.
- Rossi, J.-G. **La Philosophie analytique*, Que Sais-je ? PUF, n° 2450, 1989.
- Russell B. – *Principles of Mathematics*, 1903, tr. partielle in *Écrits de logique philosophique*.
– « On Denoting », trad. in *Écrits de logique philosophique*.
– *Histoire de mes idées philosophiques*, Gallimard, Paris, 1961, tr. de *My Philosophical Development*, Allen & Unwin, London, 1959.
Écrits de logique philosophique, tr. par J.-M. Roy, PUF, Paris, 1989.
– **Problèmes de philosophie*, Payot, 1989.
Logic and Knowledge, Essays 1901-1950, R.C. Marsh (ed.), Allen & Unwin, London, 1956.
Mysticism & Logique, tr. D. Vernant & al., Paris, Vrin, 2007.
- Russell B &
Whitehead *Principia Mathematica*, 1910-1913.

- Sapir E. *Linguistique*, tr. Boltanski J.E., Paris, Gallimard, Folio, 1991.
- Sartre J.-P. *Situations I*, (1847), Paris, Gallimard, 1951.
- Saussure F. *Cours de linguistique générale*, Payot, Paris, 1968.
- Searle J. R. – *Les Actes de langage*, essai de philosophie du langage, tr. par H. Pauchard, Hermann, Paris, 1972 de *Speech Acts*, Cambridge U.P., 1969.
 – *Sens et expression*, tr. par J. Proust, Ed. de Minuit, Paris, 1982, de *Expression and Meaning*, Cambridge U.P., 1975.
 – *L'Intentionnalité*, Minuit, Paris, 1987.
 – *La Construction de la réalité sociale*, Gallimard, Essais, Paris, 1998.
- Sergent B. *Les Indo-européens, histoire, langues, mythes*, Payot.
- Shopenhauer A. *De la quadruple racine du principe de raison suffisante*, § 41, Vrin, 1991.
- Sperber D.
 & Wilson D. *La Pertinence*, Minuit, Paris, 1990.
- Tarski A. « Le concept de vérité dans les langages formalisés », 1933 in *Logique, sémantique, métamathématiques*, G.Granger éd. A. Colin, Paris, 1972.
- Tiercelin Cl. **C.S. Peirce et le pragmatisme*, PUF, 1993.
- Vanderveken D. – *Les Actes de discours*, Mardaga, Bruxelles, 1988.
- Vernant D. – **Introduction à la philosophie de la logique*, Mardaga, Bruxelles, 1986.
 – « La conquête formelle du sens », *Lettres philosophiques*, Grenoble, n°2, 1991.
 – *La Philosophie mathématique de Russell*, Paris, Vrin, 1993.
 – *Du Discours à l'action, études pragmatiques*, Paris, Puf, 1997.
 – *Introduction à la logique standard*, Paris, Flammarion, Champs Université, 2001.
- Vernant D. dir. – « Approche actionnelle et modèle projectif du dialogue informatif », in *Du Dialogue, Recherches sur la philosophie et le langage*, n°14, Vrin, 1992, pp. 295-313.
- von Uexhüll J. *Mondes animaux et mondes humains*, Paris, Gonthier-Médiations, 1965.
- Wittgenstein L.–*Tractatus logico-philosophicus*, *Investigations philosophiques*, Gallimard, coll. Tel, Paris, 1989.
 – *De la Certitude*, coll. Tel, Gallimard, Paris, 1965.
 – *Leçons et conversations sur l'esthétique, la psychologie et la croyance religieuse*, Gallimard, Paris.
- Whorf B.L. *Linguistique et anthropologie*, tr. C. Carme, Paris, Denoël, 1969.

Les * précédant certains titres indiquent des ouvrages introductifs dont la lecture est fortement conseillée !

TABLE DES MATIERES

PREAMBULE	2
0 Introduction	4
0.1 Du <i>logos</i> au langage	4
0.2 Le tournant du xx ^e siècle	7
0.2.1. objet de science	7
0.2.2. outil de savoir	8
0.2.3. pratiques symboliques	8
0.3 Le langage en philosophie	9
0.3.1 La philosophie sur le langage	9
0.3.2 La philosophie du langage	10
1 L'approche syntaxique : valeur et signifiante	12
1.1 La linguistique saussurienne	12
1.1.1 L'objet : Langage/langue/parole	12
1.1.2 La méthode : le rejet du comparatisme	13
1.1.3 Le refus de la référence : nature du signe linguistique	14
1.1.3.1 Définition du signe	15
1.1.3.2 Le symbole	16
1.1.4 La pensée est tributaire de la langue	17
1.1.4.1 La langue comme système de signe...	18
1.1.4.2 Ordres de la valeur : syntagme/paradigme	20
1.1.5 Le postulat d'immanence	21
1.2 La syntaxe logique	21
1.2.1 Doué de sens/dénué de sens, signifiante (Russell)	22
1.2.1.1 Extension/intension	22
1.2.1.2 Règles syntaxiques de formation	22
1.2.1.3 Paradoxe et condition de signifiante	24
1.2.2 <i>Unsinnig/sinnlos/das Mystisch</i> (Wittgenstein I)	26
1.2.3 Mode matériel/mode formel (Carnap)	29
2 L'approche sémantique : signification et vérité	32
2.1 Frege et l'analyse de la signification	32

2.1.1	Sens et référence	33
2.1.2	Pensée, valeur de vérité et représentation	37
2.1.3	La présupposition de référence	39
2.2	La conception russellienne de la signification	42
2.2.1	La théorie de la dénotation de 1903	42
2.2.2	La théorie des descriptions définies de 1905	43
2.2.2.1	La réduction sémantique	44
2.2.2.2	La réduction ontologique	46
2.3	L'arbitraire du signe revisité par Benveniste	48
2.4	Structure et réalité	49
2.5	La définition logique de la vérité par Tarski	51

4 EXPLICATION DE TEXTE : NIETZSCHE

ANNEXES

1	RUSSELL	Paradoxes et théorie des types	85
2	CARNAP	Critique de la métaphysique	86
3	CARNAP	Questions internes/externes	87
4	FREGE	Sens et référence	88
5	RUSSELL	La théorie des descriptions définies	89
6	GLEASON	La structuration des couleurs	90
7	QUINE	L'indétermination de la traduction	91

	BIBLIOGRAPHIE	99
--	---------------	----

	TABLE DES MATIERES	104
--	--------------------	-----

29.12.2003.

